

PIERRE SAUREL

La liste maudite



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchet # 15

La liste maudite

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 414 : version 1.0

La liste maudite

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La gorge tranchée

Une centaine de personnes s'étaient réunies pour entendre le conférencier. Parmi les spectateurs, on pouvait apercevoir, ici et là, quelques hommes ; mais ils paraissaient plutôt mal à l'aise parmi tant de femmes, la plupart d'un certain âge, grasses, mal vêtues, mal coiffées. Pourtant, à l'arrière de la salle, se trouvaient des jeunes filles portant des jeans serrés, l'air arrogant, et qui prenaient un malin plaisir à interrompre régulièrement le conférencier.

Le nouveau mouvement « Le retour à la pureté » ne semblait pas connaître le succès escompté.

Sur la scène, un homme d'un certain âge, gueulait dans le micro, cherchant à convaincre un auditoire sympathique et surtout à faire taire les

protestataires.

– Oui, mesdames et messieurs, je vous le dis, nous cheminons présentement sur la route de la perdition, nous nous laissons guider par Satan et tous ses suppôts. Cette route nous conduit directement en enfer où nous attend le feu éternel...

Du fond de la salle, une jeune fille cria :

– Tant mieux, parce qu'en hiver, y fait frette en maudit au Québec.

Et toutes les voisines de celle qui venait d'interrompre le conférencier éclatèrent de rire. L'homme fit mine de n'avoir pas entendu et poursuivit :

– On ne protège plus nos filles...

– On est capables de se défendre toutes seules, lança une autre jeune.

Cette fois, le conférencier décida de s'adresser directement au petit groupe qui troublait la quiétude de son assemblée.

– Mesdemoiselles, s'il vous plaît, si vous êtes venues ici pour faire du trouble, je vous prierais

de sortir immédiatement. N'attendez pas que l'on vous jette à la porte.

– Essayez donc pour voir ! On aimerait voir ça, crièrent les filles.

– Écoutez-moi, hurla l'homme. Si vous continuez sur cette pente glissante, vous toutes, mesdemoiselles, vous finirez dans des lupanars...

Une fille éclata de rire.

– Des lupanars ! Appelle donc ça des bordels, comme tout le monde.

– À part ça, lança une grande blonde aux seins plantureux, c'est une assemblée publique, non ?

Un des spectateurs était allé prévenir la police. Des agents parurent dans la salle, l'ordre fut rétabli et l'homme put enfin continuer son discours.

Il tenta de disperser de la main l'épaisse fumée des cigarettes qui montait vers l'estrade et qui formait un nuage blanc autour de lui. Puis, il poursuivit :

– C'est à vous, mères de famille, qu'il incombe de faire quelque chose. Et vous, les

pères, il est temps de vous réveiller. Plusieurs de vos filles dansent, complètement nues, devant des hommes qui ne recherchent que les plaisirs de la chair et qui ne veulent qu'une chose : profiter de l'innocence de vos enfants. Il y a quelques années, notre ville était propre, du moins en apparence. Puis, les policiers ont cessé de faire leur travail ; on a permis aux filles de s'exhiber en public. Maintenant, ce sont les hommes qui dansent nus devant des jeunes femmes qui en perdent la tête. Dans quel monde vivons-nous ? Les maisons de débauche sont réouvertes ; vos maris, mesdames, vont s'amuser dans ces lieux de perdition. Nos jeunes s'adonnent à la drogue. Qui paie pour tout ça ? La jeune fille pure et honnête qui se laisse entraîner par ses amis. Il est temps de se regrouper, d'exercer nous-mêmes une surveillance. D'éliminer toutes ces filles qui ne vivent que du fruit de la prostitution. Oui, il faut les chasser de notre ville ; ne comptons pas sur les autorités pour le faire. Il n'y a que vous qui puissiez participer à ce grand nettoyage. Il est temps que les gens honnêtes se révoltent. Passez à l'attaque s'il le faut, mesdames. Décidez vos

maris à vous suivre dans cette campagne...

Un des policiers se pencha vers son camarade :

– Dis donc, c'est un malade, ce gars-là ?

– Il incite carrément les femmes à la révolte. Il leur dit d'attaquer. On ne peut pas laisser faire ça.

Un officier se trouvait parmi le groupe. Il en avait assez entendu. Les policiers s'avancèrent dans l'allée du centre.

– Allons, c'est assez ! fit le sergent, vous allez vider cette salle tout de suite.

– Constatez par vous-mêmes, mesdames, cria le conférencier. La supposée Justice protège les filles de rien. Nos policiers acceptent ce monde corrompu. Sans doute parce qu'ils y trouvent tous leur intérêt et...

La voix s'éteignit brusquement. Un des policiers avait réussi à débrancher le micro.

Des femmes se mirent à protester. Elles ne voulaient pas sortir de la salle. Armées de leur sac à main, elles frappaient les policiers qui n'osaient pas se servir de leur matraque.

– Évacuez la salle calmement, cria le sergent de toutes ses forces. Sinon, nous devons procéder à des arrestations.

Un policier surveillait le conférencier de près.

– Vous allez nous suivre au poste, dit-il. Vous n'avez pas le droit de pousser les gens à la révolte.

– Arrêtez-moi, hurla l'homme, rouge de colère. Emmenez-moi en cour, je pourrai enfin parler, crier la vérité que vous voulez tous cacher.

Petit à petit, la salle se vida. Deux femmes, qui ne voulaient rien comprendre et qui continuaient à frapper les policiers de toutes leurs forces, furent arrêtées.

– Et ces petites dévergondées qui ont empêché notre réunion, cria l'une d'elles, vous les laissez en liberté ? Je suis certaine qu'elles fumaient toutes du pot, à l'arrière.

Au poste de police, on décida, après avoir sermonné les deux femmes, de les remettre en liberté ; mais on garda le conférencier. Il fut conduit au bureau du sergent Longtin. Deux

détectives étaient avec lui ; on décida de procéder à l'interrogatoire.

– Votre nom ?

– Édouard Verron.

– Votre adresse ?

Il la donna.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– Présentement, je vis du Bien-être social. Pourtant, je vous jure que j'ai cherché du travail avant de m'adresser à l'assistance publique. Mais quand on a quarante ans, on n'a plus le droit de travailler. On engage des jeunes. C'est normal ; nos gouvernants, pour enrayer le chômage, paient une partie de leur salaire. Et nous, les hommes de quarante ans, on nous fout à la porte. Les syndicats semblent incapables de nous protéger. C'est le monde à l'envers et...

– Nous comprenons votre situation, monsieur Verron, l'interrompit le sergent, mais nous n'y pouvons rien. Parlez-nous plutôt de cette association formée par des femmes...

– C'est simple. Les mères de famille veulent

protéger leurs filles, elles veulent retourner au temps jadis, où la plupart des filles conservaient leur virginité jusqu'à leur mariage. Pour ça, il faut tout d'abord mettre un terme aux activités des prostituées et des danseuses nues qui font des salaires mirobolants. C'est ça qui attire notre jeunesse.

– Ce n'est pas en soulevant des femmes sans défense que vous y parviendrez. Vous pouvez vous regrouper, vous en avez le droit. Mais ne demandez pas à vos membres d'attaquer elles-mêmes ces filles et de se venger. Non, il existe d'autres moyens d'agir.

– Lesquels ? demanda Verron avec un sourire moqueur.

– Surveillez ces endroits de perdition, comme vous dites. Accumulez des preuves, prévenez les autorités et nous agirons.

– Allons donc, nous avons déjà porté des dizaines de plaintes. Qu'est-ce que vous avez fait ? Absolument rien. Oh, il y a bien eu de supposées descentes, vous avez arrêté certaines personnes, mais vous les avez relâchées tout de

suite. C'est clair, ces filles sont protégées par des hommes puissants, des politiciens, des gens riches.

Le sergent et ses hommes tentèrent de persuader Verron de leur bonne foi.

– Admettez avec nous, Verron, que la prostitution est un mal nécessaire. C'est le plus vieux métier du monde. Il a toujours existé et, quoi que nous entreprenions, il existera toujours. Nous faisons ce que nous pouvons : nous avons nettoyé certains quartiers et nous faisons la guerre aux filles qui accostent les clients dans les rues...

– Nous ne pouvons quand même pas arrêter toutes celles qui fréquentent les restaurants ou les clubs de nuit, s'écria un détective.

Le sergent reprit la parole.

– Nous acceptons volontiers votre collaboration, faites mener des enquêtes à vos amies, soit ! Mais qu'elles n'aillent pas s'attaquer aux jeunes et aux prostituées ; qu'elles ne tentent pas de se faire justice elles-mêmes. Ce serait la

pagaille, l'anarchie.

Un des policiers qui avait aidé à faire évacuer la salle et qui se trouvait dans le bureau s'avança vers Verron.

– Tenez, regardez, Verron ! Vous voyez cette bosse, au milieu de mon front ? Une femme m'a frappé de toutes ses forces avec le barreau d'une chaise qui était brisée. J'ai pu parer le coup, heureusement. J'en suis quitte pour une « prune » et un bon mal de tête. Mais si elle m'avait atteint à la tempe ou derrière la tête, elle aurait pu me tuer.

Le sergent continua :

– Il y a dans votre groupe, des femmes très agressives qui sont prêtes à tout. S'il se produit des incidents fâcheux auxquels sont mêlées des jeunes filles, des danseuses et des prostituées, vous pourrez avoir des ennuis.

– Évidemment, s'écria Verron, c'est nous que l'on accusera, n'est-ce pas ? Vous m'arrêterez en disant que j'ai obligé ces femmes à se révolter. Mais croyez-vous que je suis seul dans ce

mouvement ? Non, monsieur ! Il y a même des gens haut placés qui nous approuvent et qui nous financent. Ils veulent que Montréal retrouve une certaine dignité. Malheureusement ces hommes ne peuvent pas s'exposer au grand jour. Ils ont tout à perdre, ils sont à la merci du moindre scandale. Mais les types comme moi ne peuvent être atteints. Moi, je n'ai plus rien à perdre.

Après plus d'une heure d'entretien, on décida de relâcher Verron. L'homme avait refusé de donner le nom de ses principaux lieutenants, ainsi que celui des dirigeants de ce groupe qui semblait fomenter la révolte.

– Nous allons le surveiller de près, fit le sergent. Mais, d'après moi, ça n'ira pas très loin. Toutes ces femmes vont comprendre que le seul moyen de parvenir à leurs fins, c'est de collaborer avec nous. Seules, elles n'atteindront jamais leur but.

*

La fille était grande, un peu maigre, mais assez jolie. C'était la troisième fois qu'elle sonnait à l'appartement numéro douze sans obtenir de réponse. De guerre lasse, elle alla frapper à la loge du concierge. Ce fut un homme d'une cinquantaine d'années qui vint ouvrir. Ses petits yeux vicieux se promenèrent sur tout le corps de la fille. « Pas laide ! songea l'homme, mais un peu trop planche à repasser. J'aime ça avec un peu plus de bosses. » Puis, semblant sortir de sa méditation, il demanda :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Votre femme n'est pas là ? Elle me connaît.

– Elle est sortie pour la journée. Ça adonne bien, fit le concierge avec un clin d'œil complice.

– Je suis une amie de la fille qui habite l'appartement numéro douze.

– Une bien belle fille, Dorothée. Elle a dû vous parler de moi. Je suis Henri, le concierge. Je lui rends bien des services et elle sait me récompenser... si vous comprenez ce que je veux dire.

La fille avait très bien compris et, surtout, avait deviné les intentions du concierge, qui continuait à la dévorer des yeux.

– Cet après-midi, je devais aller dans les magasins avec Dorothée. Elle m'a dit de venir la prendre à deux heures. Il est deux heures quinze et elle ne répond pas à son appartement. J'ai sonné à plusieurs reprises.

Le concierge sauta aussitôt sur l'occasion.

– Entrez, puisque vous êtes une de ses amies. Elle doit être sortie ; quand elle rentrera, vous pourrez aller la rejoindre. En attendant, je vais vous faire goûter un petit caribou...

Il avait ouvert la porte toute grande pour laisser passer sa visiteuse, mais cette dernière ne bougea pas.

– Je suis inquiète, dit-elle. Dorothée garde chez elle des narcotiques et ça lui arrive d'en prendre un peu trop quand elle ne peut pas dormir. Je crois que nous devrions monter voir si tout va bien. Je suis certaine que Dorothée n'est pas sortie.

– C’est embêtant ! dit le concierge, hésitant. Souvent, quand elle rentre, elle est pas seule. Moi, je ferme les yeux, j’en parle jamais à ma femme. Si elle est en train de baiser avec un type, c’est pas surprenant qu’elle réponde pas. J’ose pas entrer ; des fois qu’on la surprendrait en pleine action.

– Je vais entrer, moi. Auparavant, je frapperai à la porte. Ne vous inquiétez pas, Dorothee ne m’en voudra pas.

Le concierge poussa un soupir de résignation. Même s’il trouvait cette fille un peu maigre, il aurait bien aimé la tâter un peu.

– Bon, je prends mes clefs.

Ils s’engagèrent bientôt dans l’escalier, elle devant, lui derrière ; il ne laissait que quelques marches de distance entre eux, ce qui permettait à ses yeux de vagabonder le long des jambes et des cuisses de la visiteuse.

La fille frappa à la porte de l’appartement de son amie. Personne ne répondit.

– Inutile de cogner comme ça, vous voyez

bien qu'elle veut pas être dérangée.

– Pouvez-vous ouvrir ?

– Ouvrez vous-même, lui dit le concierge en tendant une clef. Moi, j'veux pas que mademoiselle Dorothee m'en veuille.

Le concierge retourna vers l'escalier, mais il n'alla pas loin car un cri d'horreur, un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête, retentit soudain.

En se retournant, il vit la fille, debout sur le seuil, les deux mains à la figure, tremblant de tous ses membres. Soudain, elle vacilla ; le concierge se précipita et arriva juste à temps pour la recevoir dans ses bras.

– Mais qu'est-ce que vous avez ?

Elle avait perdu connaissance. Tout en la soutenant, le concierge jeta un coup d'œil dans l'appartement de sa locataire.

Le lit était maculé de sang, cela avait giclé jusque sur les murs ; la pièce était sens dessus dessous ; au pied du lit, non loin de la porte, gisait une femme nue, ensanglantée : on lui avait

tranché la gorge. Le spectacle était horrible à voir.

Détournant les yeux, le concierge tendit le bras et referma la porte. La clef était demeurée dans la serrure. Il la tourna puis, après l'avoir retirée, il la glissa dans sa poche.

Il jeta un coup d'œil sur l'inconnue qu'il soutenait toujours d'une main. Elle ne semblait pas vouloir reprendre conscience. La soulevant dans ses bras, il descendit l'escalier, la conduisit à son appartement et l'étendit sur son lit.

Rapidement, il plaça une serviette mouillée sur le front de la fille, puis il se mit en communication avec la police.

II

Document compromettant

La jeune fille ouvrit les yeux et se redressa brusquement. Elle regarda autour d'elle d'un air égaré, puis se mit à pleurer. Il y avait deux hommes dans la pièce, mais ils ne semblaient pas se soucier d'elle.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle reconnut le concierge. Il était avec un homme grand et mince, un type dans la quarantaine, sobrement vêtu, qui se tenait au pied du lit. Il fit un pas vers elle.

– Ça va mieux ?

– Non, ne me touchez pas ! cria-t-elle.

– Allons, calmez-vous, mademoiselle. Je suis de la police. Le médecin ne tardera pas. Il va vous donner un calmant.

– Je ne veux rien.

Le policier tira un carnet de sa poche :

– Comment vous appelez-vous ?

– Huguette Tessier !

– Votre adresse ?

Elle la donna, machinalement.

– Vous connaissiez bien mademoiselle Loumier ?

La fille tourna alors la tête, vers le concierge et se mit à trembler.

– Je ne dirai rien, rien. Qui me dit qu’il est de la police ? ajouta-t-elle en prenant le concierge à témoin.

Le détective tira un étui de sa poche et fit voir son insigne.

– Sergent-détective Jolicœur, escouade des homicides. Ça vous suffit ?

Juste à ce moment, un homme parut dans la porte.

– Vous avez besoin de moi ?

– Oui. Voulez-vous lui donner quelque chose, doc ! C'est elle qui a découvert le cadavre ; elle a eu un choc, c'est évident.

La fille voulut protester, mais le médecin ne l'écoutant pas, préparait déjà une seringue.

– Ça va me faire dormir ? demanda la blonde.

– Mais non, ce n'est pas fort. Simplement pour vous calmer. Puis, s'adressant au sergent-déTECTIVE, il ajouta :

– Si elle pique une autre crise, faites-la conduire à l'hôpital. Il est difficile d'évaluer pour l'instant la gravité du choc nerveux.

– O.K. doc ! Vous avez fini en haut ?

– Y a pas grand-chose à faire. Elle a été battue. On lui a tranché la gorge. Elle est morte au bout de son sang.

– L'œuvre d'un maniaque ?

– À première vue, oui, mais la chambre a été fouillée de fond en comble. Je ne sais pas si cette fille avait de l'argent ou des bijoux de valeur, mais ceux qui l'ont tuée cherchaient sûrement quelque chose. Je pourrai donner plus de détails

lorsque nous aurons pratiqué l'autopsie.

Et le médecin quitta l'appartement.

– Maintenant, fit Jolicœur, vous voulez bien répondre à mes questions ?

La jeune fille approuva de la tête. Sur un signe du détective, le concierge sortit de la pièce.

La jeune fille voulut se lever ; le détective Jolicœur lui fit signe de rester étendue sur le lit. Il prit une chaise droite, s'assit près d'elle et se prépara à prendre des notes.

– Vous connaissiez bien mademoiselle Loumier ?

– Dorothee et moi, nous étions de bonnes amies. Qui lui a fait ça ? Pourquoi ?

Jolicœur ne répondit pas aux questions de Huguette.

– Vous saviez quel métier exerçait votre amie ?

La jeune fille ne répondit pas ; lorsque le détective voulut rencontrer son regard, elle baissa les yeux.

– Je sais que... enfin, elle a travaillé comme danseuse, pendant un certain temps...

Jolicœur tourna une page de son calepin et lut :

– Doroihée Loumier, 27 ans. Arrêtée à trois reprises. Condamnée une fois à deux mois de prison, pour possession de narcotiques. Les deux autres fois, on l'accusait de prostitution. Chaque fois, elle a bénéficié de la clémence du juge. Vous l'avez vue, dernièrement ?

– Oui, hier.

– À quel endroit ?

– Elle m'avait téléphoné. Nous avons mangé ensemble vers sept heures ; aujourd'hui, nous devons faire un peu de magasinage. Je devais venir la prendre à deux heures.

– À la police, nous étions sans nouvelles d'elle depuis plus de quatre mois. Vous savez où elle travaillait ?

Huguette était de plus en plus nerveuse.

– Non, fit-elle brusquement, je ne lui ai pas demandé. Je ne sais rien d'elle. On ne se voyait

pas tellement souvent, vous savez.

Jolicœur changea de tactique.

– Et vous, reprit-il doucement, que faites-vous, dans la vie ? Vous travaillez ?

Les questions de Jolicœur semblaient embarrasser considérablement la jolie Hugnette.

– Pas régulièrement, dit-elle. Je remplace quelquefois, des amies...

– À quel titre ? insista Jolicœur.

– Comme bonne d'enfants et aussi comme serveuse dans des restaurants. Je ne sais rien de plus. Je ne connais pas les amis de Dorothée ; j'ignore si elle avait des ennemis. Je me sens fatiguée, je voudrais rentrer chez moi.

– Je vais vous faire reconduire par un de mes hommes. Aussitôt, la jeune fille bondit sur ses pieds.

– Non, non, je suis capable de rentrer toute seule.

– J'insiste, mademoiselle. L'assassin de votre amie cherchait quelque chose. J'ai l'impression

très nette que vous ne m'avez pas tout dit. Savez-vous si Dorothée a eu des démêlés avec un groupe qui veut mettre un terme aux activités des filles de joie ?

– Non, c'est la première fois que j'entends parler de ça, dit-elle, surprise.

– Ce sont des fanatiques qui voudraient nettoyer notre ville. Parmi eux, se trouvent des gens capables de tout. Alors, je me demandais si on ne lui avait pas fait des menaces...

– Je ne crois pas ! Elle m'en aurait parlé.

Le détective l'aida à sortir de la chambre. Bien que légèrement étourdie, Huguette semblait avoir repris des forces. Le calmant administré par le médecin produisait sûrement son effet. Ils passèrent par le salon. Le concierge, assis dans un fauteuil, regardait la télévision.

– Ça va aller ? demanda-t-il.

On ne lui répondit pas. Arrivés près de la porte, le détective dit à la fille : « Je vous demanderais de ne pas quitter la ville et de demeurer à la disposition de la justice. Nous

aurons sûrement à vous interroger de nouveau. »

Lorsque la petite voiture d'Huguette démarra, le policier s'empressa de noter le numéro d'immatriculation.

« Comme ça, si elle m'a donné une fausse adresse, il y aura toujours moyen de la retracer. »

Il monta au second étage où d'autres détectives étaient au travail.

– Tu as laissé partir la fille ? demanda l'un d'eux.

– Oui ! Nous la questionnerons plus tard. Elle en sait plus long qu'elle ne veut le dire. Je peux me tromper, mais il est probable que cette Huguette Tessier exerce le même métier que la victime.

– Elle a peut-être un dossier.

– Non, elle me l'aurait dit. Elle sait fort bien que nous l'aurions découvert tôt ou tard. Et, regardant autour de lui, il murmura : Je me demande bien ce qu'une fille de joie pouvait conserver de si précieux dans son appartement.

L'agence de détectives « Le Manchot » avait rapidement pris de l'expansion.

Robert Dumont, cet ex-policier handicapé par la perte de son avant-bras gauche, avait su, grâce à son travail acharné et grâce à la collaboration de ses principaux assistants, Candine Varin et Michel Beaulac, se créer une excellente réputation ; sa clientèle se faisait de plus en plus nombreuse.

Plusieurs se réjouissaient des succès du Manchot. En effet, cet homme n'avait pas eu la vie facile. L'accident qu'il avait eu quelques années plus tôt, ses démêlés avec ses chefs, lorsqu'il faisait partie de la police de la CUM et enfin, la mort de la seule femme qu'il avait aimée passionnément, avaient fait de lui un homme dur, sans pitié, qui pourchassait sans répit les criminels. Les femmes qui l'admiraient étaient nombreuses et plusieurs auraient aimé que Dumont s'intéresse à elles. Mais son cœur semblait fermé pour toujours à l'amour. Le

Manchot ne détestait pas les femmes, bien au contraire. Il avait bien souvent des aventures, mais ce n'étaient que des amours passagères, sans conséquence, de folles nuits qu'on oublie facilement.

Cependant, depuis qu'il avait emménagé dans ses nouveaux locaux, depuis que son agence avait pris de l'expansion, il semblait avoir retrouvé le goût de vivre. On le voyait sourire plus souvent, lui qui était habituellement si sérieux.

Il avait maintenant à son emploi plusieurs ex-policiers à la retraite. Ces hommes formaient une section à part ; maintenant, quand on demandait à l'agence « Le Manchot » quelques gardes pour établir un service de sécurité, Dumont pouvait satisfaire ses clients. Et, surtout, il n'avait pas à s'occuper de cette section. Il en avait confié la direction au détective Louis Landry, un ex-policier, encore assez jeune, mais qui avait été obligé de prendre sa retraite après 25 ans de service.

Ce jour-là, Dumont, bien calé dans le fauteuil moelleux de son nouveau bureau, un cigare au

bec, faisait mine de jouer au gros homme d'affaires devant son assistant, le grand Michel Beaulac. Mais le Manchot comprit tout de suite que Beaulac était mal à l'aise. Lorsque Michel avait quelque chose d'important à confier et qu'il ne savait par quel bout commencer, il se dandinait, telle une marionnette qui aurait possédé des jambes de caoutchouc.

Le Manchot dut lui tirer les vers du nez. Il fut estomaqué lorsque Michel lui avoua qu'il songeait sérieusement à quitter son emploi.

Il se leva, puis, après un long silence, il dit en soupesant chacun de ses mots :

– Écoute, Michel, je comprends que ta petite amie Yamata a été malade. Mais elle est de retour à la maison, elle reprendra rapidement ses forces et tout rentrera dans l'ordre. Je ne puis croire qu'un gaillard comme toi se laisse abattre aussi facilement.

Michel, la tête basse, ne paraissait même pas l'écouter ; Dumont faillit perdre patience :

– Bon Dieu, réagis un peu ! Sais-tu ce que je

crois ? C'est le manque de travail qui t'affecte. Depuis quelques semaines, à cause du déménagement des locaux, à cause de la maladie de Yamata, tu n'as pratiquement pas eu d'enquêtes à diriger ; les aventures te manquent et...

– Non, c'est pas ça, dit le grand Beulac en levant les yeux. Enfin, pas tout à fait. C'est vrai que, depuis quelques mois, tout a changé en carabine. J'avais pas de femme dans ma vie, je savais pas ce qu'était l'amour...

– Allons donc, l'amour, ça fait revivre. Toi, ce serait le contraire ?

Michel se leva.

– Yamata a besoin de repos, vous le savez. Elle est en convalescence et c'est pas en restant seule à la maison, à s'ennuyer, à se tourner les pouces, qu'elle récupérera.

– Ne me dis pas que tu désires des vacances. Le travail va reprendre, nous allons être débordés.

– Je le sais bien, mais vous n'aurez pas de

difficulté à me remplacer. Des policiers qui ont de l'expérience, qui sont encore jeunes et qui demandent pas mieux que de reprendre le boulot, il en pleut.

Robert Dumont s'efforçait de se contenir. Mais l'attitude de son assistant, qu'il considérait aussi comme son ami, l'irritait. Michel lui cachait sûrement quelque chose. Pour se calmer, le Manchot se mit à arpenter la pièce comme un fauve dans sa cage ; puis, brusquement, il s'arrêta devant son collaborateur.

– Vas-y carrément, dis-moi ce que tu veux. Un mois de vacances payées ? Un voyage en Europe aux frais de l'agence ? C'est vrai, je suis millionnaire ! Le déménagement, la location de nos nouveaux locaux ne coûtent rien, l'argent pousse dans les arbres.

– Pas nécessaire de sauter au plafond, sacrement !

Pour la première fois, Michel avait élevé la voix ; le Manchot avait enfin obtenu une réaction.

– Yamata s'ennuie à Montréal, poursuit

Beaulac, plus calmement. Vous le savez, toutes ses amies habitent la région de Québec. Alors, mon intention était d'aller faire un petit voyage dans ce coin-là, d'étudier les possibilités et, peut-être, d'ouvrir ma propre agence.

– Quoi ?

Le Manchot avait bondi. Il s'attendait à tout, sauf à ça ; il lança quelques flèches qu'il regretta aussitôt :

– Y a pas à dire, la reconnaissance, ça te connaît. Je suis allé te ramasser alors que tu venais de perdre ton emploi. Plus que ça, tu étais devenu une loque, un ivrogne qui s'enlisait dans la pègre. Je t'ai appris ton métier. Pendant un an, je t'ai montré comment mener une enquête ; c'est pour me remercier que tu veux me faire concurrence. C'est vrai que, la plupart du temps, ce sont nos meilleurs amis qui nous poignent dans le dos.

Rapidement, il se dirigea vers la porte du bureau et l'ouvrit.

– Rita, cria-t-il, vous me calculerez ce que

Michel a gagné jusqu'ici et vous préparerez son 4% de vacances !

Michel s'était approché à son tour. Il referma la porte du bureau.

– Je pensais jamais que vous le prendriez comme ça. Je voulais pas vous trahir. Au contraire, moi, je croyais que vous m'encourageriez ! Je pourrais devenir une sorte de succursale de l'agence de détectives « Le Manchot ».

Brusquement, la porte s'ouvrit et Candy, la jolie blonde aux formes aguichantes, parut.

– Excusez, c'est peut-être pas de mes affaires, mais qu'est-ce qui vous prend, vous deux ? Une querelle de ménage ?

Michel, brusquement, chercha à la repousser :

– Mêle-toi de tes affaires, Candy ! Je discute avec Dumont.

– Non, non, elle peut rester, dit Le Manchot. Elle comprendra peut-être mieux que moi ton comportement. Entre, Candy et ferme la porte.

Elle avait rarement vu le Manchot aussi

nerveux.

– Imagine-toi, poursuivit Dumont, que monsieur Beulac veut ouvrir sa propre agence, voler de ses propres ailes, nous laisser tomber alors que nous avons besoin de lui. C’est joli, pas vrai ? Il a encore la couche aux fesses et il se croit capable de se lancer dans le trafic. Et tout ça parce que mademoiselle la Japonaise s’ennuie à Montréal.

Candy ne comprenait plus rien.

– Qu’est-ce que vous me racontez là, Robert ? J’ai causé pendant plus d’une heure avec elle à l’hôpital. Non seulement elle ne s’ennuie pas à Montréal, mais elle s’y est fait des amis ; sitôt qu’elle sera rétablie, on l’engagera comme professeur d’arts martiaux. Elle est experte en judo, en karaté, en jiu-jitsu... Jamais elle ne voudrait aller vivre ailleurs.

Michel était devenu tout rouge. Candy le faisait passer pour le pire des menteurs.

Le Manchot retourna lentement derrière son bureau, s’assit, regarda ses deux collaborateurs,

puis il dit, en s'efforçant de conserver son calme :

– Je crois avoir toujours été un bon patron. Je ne vous considère pas comme des employés, mais comme des amis. On s'est toujours confié les uns aux autres. D'ailleurs, il est plus facile de faire face à un problème quand on peut en partager le poids. Alors, Michel, on t'écoute, Candy et moi ! On est là pour t'aider. Vas-y, dis-nous ce qui ne va pas.

Michel s'était laissé retomber dans son fauteuil. Les coudes appuyés sur les cuisses, les mains encadrant son visage, il semblait perdu dans ses pensées. Candy s'avança, s'assit sur le bras du fauteuil et passa son bras derrière les épaules du grand Beaulac.

– Moi, j'ai l'impression que c'est une peine d'amour. Les hommes, ça me connaît, Ils peuvent jamais cacher leurs sentiments. Je lis dans leur cœur comme dans un livre tout grand ouvert. Parle, dis-nous ce qui ne va pas. Tu t'ennuies ? Yamata t'a manqué ? Tu as peut-être besoin de sexe... si tu veux...

– Candy ! lança le Manchot.

L'exclamation, pleine de reproches, fit taire la grosse fille, qui était prête à tout pour redonner le goût de vivre à son ami. Michel murmura :

– Ça sert à rien, faut que je parte, faut que je quitte la ville, sinon, tout est fini pour moi. J'suis pogné à la gorge ; j'en sortirai jamais à moins de m'établir au loin.

La situation était plus grave que le Manchot ne l'avait imaginé. Michel continua son monologue d'une voix si basse qu'il fallait tendre l'oreille pour le comprendre.

– Yamata ne comprendra pas. J'avais perdu ma place, je buvais, vous le savez, torrieu, j'étais devenu comme fou. Je jouais, je dépensais, j'empruntais à la pègre...

– Oui, mais tout a été réglé de ce côté. Tu as rendu des services à tes amis et ils ont effacé ta dette...

Michel ne semblait pas avoir entendu les paroles du Manchot.

– Je pensais jamais qu'une putain pouvait aimer véritablement. Elle me poursuit, elle veut

absolument me voir, me parler. Si Yamata apprend que je me tenais avec des filles de rien, elle me pardonnera jamais, ce sera fini.

Candy, qui avait moins de patience que le Manchot, lança :

– As-tu fini de parler chinois ? Explique-toi un peu si tu veux qu'on comprenne quelque chose. De quelle fille parles-tu ?

– Vous la connaissez pas, dit Michel en haussant les épaules. Elle dit qu'elle a besoin de moi, elle insiste pour qu'on se rencontre, elle veut que j'aille à son appartement ; si je refuse, eh bien, elle communiquera avec Yamata. Je sais pas comment elle a appris son existence, mais elle la connaît.

Robert Dumont semblait avoir recouvré tout son calme.

– Qui est cette fille ? Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ? Tu l'as rencontrée dernièrement ? Qui te dit qu'elle veut briser ton ménage ? Je trouve que tu conclus trop vite.

– Elle m'a téléphoné pour me donner rendez-

vous, répondit Michel. Je n'y suis pas allé. Elle a rappelé. C'est à ce moment-là qu'elle m'a menacé d'avoir une petite conversation avec Yamata. Elle dit qu'elle a besoin de moi. Paraît même qu'elle a un document compromettant à me remettre. Elle veut probablement me faire chanter. Si je commence à payer, ça finira jamais.

– Mais maudit, nomme-la, cria Candy. Je la connais peut-être, cette fille, moi. Ça m'est égal de la rencontrer. Je lui montrerai de quel bois je me chauffe.

– Toi, mêle-toi surtout pas de ça, répliqua Michel. J'en ai déjà assez sur le dos, sans que tu y ajoutes ton poids.

La blonde serra les poings. Elle détestait qu'on fasse allusion à son embonpoint. Elle réussit cependant à se contenir.

– Vous la connaissez pas, ni l'un ni l'autre, continua Michel. C'est une page de ma vie que j'ai préféré tourner. Elle se nomme Dorothee Loumier !

Ni le Manchot ni Candy ne connaissaient cette fille ; ils ignoraient même qu'au moment où Michel mentionnait son nom, cette prostituée reposait sur les dalles de la morgue, sauvagement assassinée par un inconnu.

III

Ennuis en perspective

– Monsieur ? demanda Rita Michaud à l'homme qui venait d'entrer dans les bureaux de l'agence du Manchot.

Le visiteur approchait la cinquantaine. Il était petit, plutôt gras et fort bien vêtu. Sur son visage rondet brillèrent deux joues pareilles à des pommes ; il avait les cheveux blancs.

– Je veux voir Robert Dumont, tout de suite.

– Vous avez pris rendez-vous ?

– Non, mais il me recevra.

Il tendit sa carte à la secrétaire :

« Eugène Rancourt, président et directeur général » ; suivaient les noms de plusieurs grandes sociétés.

– Donnez cette carte à monsieur Dumont ! Il comprendra que mon temps est très précieux et que je ne me suis pas dérangé inutilement. Faites vite, mademoiselle.

Rita détestait ce genre de visiteur qui se croit tout permis et qui semble vouloir commander tout le monde. Elle appuya sur le bouton de l'intercom.

– Oui, qu'est-ce que c'est, Rita ? fit la voix du Manchot dans le haut-parleur.

– Un certain monsieur Rancourt désire vous voir. Il n'a pas de rendez-vous ! Il dit que c'est urgent.

La réponse du Manchot, que l'homme d'affaires entendit sûrement, résonna sèchement dans l'intercom :

– Qu'il attende ! je suis occupé.

– Mais dites-lui qui je suis, voyons ! lança Rancourt en élevant la voix.

– Monsieur insiste pour être reçu, reprit Rita. Et elle ajouta, en jetant un coup d'œil sur la carte : Il est président de la compagnie de

placements « L'Actuelle », de Walters' Corporation, de la maison de prêts « La Métropole » et directeur de plusieurs autres compagnies...

— Ça ne change rien. Je suis présentement en conférence avec mes assistants et je ne veux pas être dérangé.

— Je crois que vous avez entendu sa réponse, monsieur ! dit Rita en esquissant un sourire. Il vous faudra patienter.

Le petit homme se laissa tomber dans un des fauteuils moelleux de la salle d'attente, grommela quelque chose que Rita ne comprit pas, sortit un journal de sa poche et fit mine de s'absorber dans sa lecture. Rita, qui l'observait du coin de l'œil, se rendit compte que les mains de l'homme tremblaient. Il était certes trop nerveux pour pouvoir lire. La secrétaire consulta son agenda, prit une lettre et se dirigea vers le bureau du Manchot. Elle frappa discrètement à la porte et entra, en disant : « Il faut que je poste cette lettre tout de suite. » Lorsque la porte se fut refermée, elle s'empressa d'ajouter :

– Je m’excuse de vous déranger, mais ce client important semble très nerveux. Je ne sais pas s’il attendra. À en juger par ses fonctions, c’est un personnage important.

Michel sauta aussitôt sur l’occasion :

– On peut remettre notre conversation à plus tard, boss. Je... je vous promets de pas prendre de décision définitive avant de vous en reparler.

Le Manchot détestait les clients qui se croyaient le nombril de l’univers. Par ailleurs, il ne voulait pas laisser partir un homme qui pourrait rapporter énormément d’argent à l’agence.

– Vous le ferez entrer lorsque Candy et Michel sortiront.

– Bien.

Rita retourna à son bureau avec sa lettre et se replongea dans son travail. Cinq minutes plus tard, Candy et Michel paraissaient. L’entrevue avec Dumont était terminée.

– Faites entrer le visiteur, mademoiselle, fit Michel.

Rancourt avait entendu ; il bondit immédiatement sur ses pieds.

– Je savais bien qu’il me recevrait.

Même s’il semblait ne pas vouloir perdre une seconde, il s’arrêta un instant pour reluquer Candy. Jamais cette fille ne passait inaperçue. Rancourt lui décocha un sourire, qui ressemblait plutôt à une grimace.

Lorsque la porte s’ouvrit, le Manchot leva la tête, examina brièvement son visiteur d’un œil connaisseur, puis jeta un coup d’œil sur la carte.

– Je n’ai que quelques instants à vous accorder, monsieur Rancourt. Ordinairement, je ne reçois que sur rendez-vous.

L’homme éclata de rire, un rire beaucoup trop bruyant, qui sonnait faux et, surtout, qui agaça le Manchot.

– Moi aussi, je ne reçois que sur rendez-vous, rétorqua Rancourt. Je peux m’asseoir ?

– Si vous voulez ! Mais ne perdons pas de temps inutilement. Qu’attendez-vous de moi ?

– Remarquez, mon cher Dumont, commença

l'homme d'affaires.

Le Manchot poussa un soupir. Ce genre de familiarité lui tombait sur les nerfs ; déjà, il prévoyait écourter l'entretien. Rancourt, pendant ce temps, continuait son petit discours.

– J'aurais pu m'adresser à la police officielle. J'ai des amis haut placés, je connais des hommes importants, dans la police, dans la politique, dans les affaires...

Dumont en avait déjà assez. Il avança sa main droite et appuya sur un bouton placé sous son bureau. Presque aussitôt, la sonnerie du téléphone coupa la parole à Rancourt.

– Oui, Rita, qu'est-ce que c'est ? On vient de confirmer mon rendez-vous ? On m'attend ? Très bien. Merci, Rita !

Le truc fonctionnait toujours. Rancourt décida d'aller directement au but :

– Je crains le scandale, Dumont. Les policiers vont enquêter, on verra sûrement mon nom sur la liste. Il faut que vous la trouviez.

– Écoutez, je ne suis pas un devin, lança le

Manchot en se levant. Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas de boule de cristal sur mon bureau. Alors, je vous demande, pour la dernière fois, de me dire ce qui vous amène ici !

– J'y arrive ! C'est difficile de tout raconter d'un seul coup. Enfin, voilà ! Je ne suis pas heureux en ménage. Oh, j'ai une femme honnête, elle a beaucoup de qualités, mais au point de vue sexe... enfin, je suis privé presque entièrement de ce côté. Comme je veux éviter le scandale, je ne désire pas d'aventures avec des employées de mes diverses compagnies. Alors, je me suis permis... enfin, on m'a donné une adresse, un numéro de téléphone...

Le Manchot décida de l'aider ; sinon, ça ne finirait pas.

– Vous êtes sorti avec une fille et maintenant, elle vous connaît, elle sait qui vous êtes et veut vous faire chanter. C'est ça ?

Rancourt protesta en se levant de son siège.

– Non, non, pas du tout, c'est beaucoup plus grave. Plusieurs filles travaillent pour la même

maison. On recrute les clients parmi les hommes d'affaires, les gens riches. On m'avait dit que notre anonymat était fort bien protégé, mais il paraît qu'une liste de clients a été dressée par ces filles. On veut maintenant publier cette liste. On ne demande pas d'argent ! On veut simplement que nous agissions.

Le Manchot ne comprenait qu'à demi.

– Agir ? Mais de quelle façon ?

– Il y a présentement une croisade contre la prostitution. On veut empêcher ces demoiselles de gagner leur vie. Des groupes se forment un peu partout. Alors, comme les filles ne veulent pas avoir d'ennuis ; elles ont réclamé la protection de nos amis puissants en échange de la liste.

Dumont fronça les sourcils. La situation devait être grave pour de nombreux personnages haut placés.

– Vous voulez que j'intervienne, que j'essaie de me procurer cette liste ? C'est bien ce que vous attendez de moi ?

Les deux hommes étaient face à face. Rancourt ne put soutenir le regard perçant du Manchot et il baissa les yeux :

– Oui, mais aussi autre chose. Je viens d'apprendre par la radio qu'une des filles avec qui j'ai eu... enfin, avec qui je suis sorti quelques fois, a été assassinée. Un meurtre horrible à ce qu'il paraît. L'appartement de la fille a été fouillé de fond en comble. C'est justement elle qui m'avait téléphoné pour me parler de cette fameuse liste.

Le Manchot retourna à son bureau. L'affaire devenait intéressante. Il avait décidé de sonner Rita et de lui demander de retarder son faux rendez-vous. En s'asseyant, Dumont demanda nonchalamment :

- Vous connaissez l'identité de cette fille ?
- Oui, elle se nomme Dorothée Loumier !

Le Manchot faillit pousser une exclamation. Il baissa légèrement la tête pour cacher son trouble et prenant une longue respiration, il déclara :

- Je vais demander à ma secrétaire de retarder

mon rendez-vous. Je vais aussi donner des ordres à mes assistants ! Un instant, je reviens !

Il sortit précipitamment du bureau et referma la porte derrière lui.

– Rita !

La secrétaire délaissa sa machine à écrire pour se tourner vers son patron. Elle remarqua immédiatement la pâleur de son visage.

– Qu'est-ce que vous avez ? Vous n'êtes pas bien ?

– Michel, où est Michel ? Dans son bureau ?

– Non, sorti ! fit la secrétaire. Il avait rendez-vous avec les enquêteurs d'une compagnie d'assurances.

– Essayez de le rejoindre dans sa voiture. Je veux lui parler le plus tôt possible. C'est excessivement urgent !

Le Manchot était déjà retourné dans son bureau. Il ne souhaitait qu'une chose, c'est que la police n'apprenne pas que Michel était ennuyé par Dorothee Loumier. Si la vérité éclatait, non seulement son assistant, mais toute l'agence se

trouverait dans un beau pétrin.

*

L'inspecteur Bernier, chef de l'escouade des homicides de la police de la CUM, écoutait le rapport du sergent Jolicœur.

– Je crois, conclut le sergent, que la fille a été victime d'une vengeance des gens du milieu, tout simplement.

– Tout simplement ! reprit Bernier, sarcastique. Vengeance du milieu et on ferme le dossier. Toutes ces putains et ces « pimps » finiront bien par s'entretuer ; alors, inutile d'intervenir.

Il donna un violent coup de poing sur son bureau :

– Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une telle bande d'idiots dans mon escouade ? La facilité, voilà votre mot d'ordre ! Et ce fou qu'on a arrêté et qui veut, avec un groupe de « mémères », s'attaquer aux filles de

joie, vous y avez pensé ?

– Oui, inspecteur, soupira Jolicœur. J’y ai pensé, j’ai même demandé à mes hommes d’enquêter sur lui. J’ai communiqué avec le sergent Longtin qui s’est occupé d’Édouard Verron, l’homme dont vous parlez. Après l’interrogatoire d’hier soir, il est rentré chez lui, et ce matin, il a distribué des circulaires. Longtin le tient à l’œil depuis la fameuse assemblée.

– Et les femmes qu’il a réussi à soulever et qui veulent débarrasser la ville de toutes les prostituées, on les a surveillées ?

– Non, pas toutes. Mais si vous aviez vu la scène du crime, inspecteur, vous auriez compris qu’aucune femme n’aurait pu commettre un tel meurtre.

Bernier semblait s’être quelque peu calmé.

Jolicœur en profita pour continuer.

– On a relevé plusieurs empreintes digitales dans la chambre. On est en train d’étudier le tout. Des détectives interrogent les voisins, mais personne, à l’exception du concierge n’était à la

maison au moment du crime. C'est lui et une amie de Dorothée Loumier qui ont fait la découverte.

– Si la chambre a été fouillée à ce point, vous ne pensez pas qu'on y cherchait quelque chose de précieux ? demanda soudain l'inspecteur.

– D'après moi, non ! J'ai l'impression que tout ce remue-ménage n'est qu'une mise en scène pour nous tromper. J'ai immédiatement demandé au médecin d'examiner Dorothée afin de vérifier si elle s'adonnait à la drogue. C'est ce qu'on aurait pu chercher à lui voler. Eh bien, non ! Dorothée Loumier ne se droguait pas.

– Vous me ferez un rapport écrit, ordonna l'inspecteur.

– Oui, inspecteur ! Il est déjà commencé. Certains de nos hommes interrogent présentement des amies de la fille. D'ici quelques heures, je pourrai vous fournir un rapport complet.

– Je l'espère ! Mais ce que je désire avant tout, ce sont des résultats et...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Il décrocha le récepteur :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Jolicœur est présentement dans votre bureau ?

– Oui, il est ici, tonna Bernier, et quand je cause avec mes assistants, je ne veux pas qu'on me dérange. C'est clair ? Combien de fois dois-je le répéter ? Pensez-vous que je suis payé pour transmettre les messages de tous les membres du service de la police ?

– Mais, inspecteur, c'est urgent ! Il s'agit de l'affaire Loumier et, comme vous avez demandé un rapport...

– Qui veut parler à Jolicœur ?

– Le détective Poitras.

– Passez-le-moi.

Jolicœur se demandait ce qui se passait. Il se dirigea vers la porte, car Bernier lui avait souvent déclaré : « Quand je reçois un appel personnel, sortez tout de suite. Je déteste les écornifleux. » Mais la voix rude de l'inspecteur le cloua sur

place :

– Jolicœur, où allez-vous ?

– Mais vous avez un appel et...

– Vous sortirez quand je vous le dirai, pas avant.

Puis, reprenant le récepteur, l'inspecteur demanda :

– Allô, Poitras ?

– C'est vous, sergent Jolicœur ?

– Non, c'est Bernier. Il y a du nouveau concernant le meurtre de la fille Loumier ?

Poitras ne répondit pas.

– Eh ! bien quoi ? Êtes-vous devenu muet tout à coup ?

– C'est que... enfin, je m'attendais à parler au sergent Jolicœur. J'ai... je voulais lui parler de certains détails et...

– Jolicœur est avec moi présentement. Alors, dites-moi ce que vous savez et cessez de bégayer.

Le détective Poitras connaissait bien son supérieur et il craignait sa réaction. D'ailleurs, la majorité des membres de l'escouade des homicides fuyaient Bernier comme la peste. On le trouvait beaucoup trop autoritaire. Il obtenait toujours le maximum de ses hommes, recevait régulièrement les félicitations des dirigeants de la police et menait ses troupes à la baguette, comme lorsqu'il était dans l'armée.

– J'ai interrogé quelques filles qui ont connu Dorothée ; l'une d'elles m'a donné un nom... un type que Dorothée voulait absolument rencontrer. Ce dernier refusait, je ne sais trop pourquoi. Il avait sans doute peur que Dorothée lui cause des ennuis ; alors, je me demandais s'il fallait pousser l'enquête plus loin sur cet homme.

– Quelqu'un que nous connaissons ? Un policier, peut-être ? Un membre de l'escouade de la moralité, c'est ça ? Crachez ce nom tout de suite, Poitras.

– Ce n'est peut-être rien, inspecteur... mais cette fille m'a dit que Dorothée avait fait des menaces à ce type s'il refusait de la voir.

Bernier devint tellement rouge que Jolicœur craignit qu'il ait une syncope.

– Le nom ? Vous entendez, le nom ? Tout de suite, idiot... triple buse..., hurla-t-il.

Il se mit à tousser, presque étouffé. Il en bavait de rage.

– Eh bien, il s'agit d'un ex-policier... Michel Beaulac.

Bernier cessa brusquement de tousser ; il se passa la main sur le front et essuya les quelques gouttes de sueur qui y perlaient ; puis il esquissa un sourire sarcastique, un rictus qui ne présageait rien de bon.

– Très intéressant ! murmura-t-il. Michel Beaulac ! Je prends note de votre bon travail, Poitras ! Félicitations ! Continuez votre enquête de ce côté et faites-moi rapport personnellement.

Bernier raccrocha, puis demanda à Jolicœur :

– Michel Beaulac, ce nom-là vous dit quelque chose, sergent ?

– Non.

Toujours souriant, méconnaissable, Bernier, d'une voix doucereusement hypocrite, posa une autre question :

– Et celui de Robert Dumont ?

– Évidemment. J'ai déjà travaillé avec lui.

– Moi aussi, je connais cet infirme détestable qui a failli me tuer, qui voulait tout diriger et que j'ai finalement forcé à démissionner...

Bernier reprenait sa contenance habituelle. Sa voix était plus dure, plus forte.

– Dumont a ouvert sa propre agence et il cherche à nous enseigner notre métier. Beaulac est un ex-policier que nous avons congédié ; il a même été chanceux de quitter nos cadres sans accusation de meurtre. Il avait abattu froidement un voleur. Eh bien, ce cher monsieur Dumont, dans sa grande sagesse, a engagé ce policier tueur et ivrogne qu'est Beaulac ! Pendant un certain temps, Beaulac a d'ailleurs fréquenté les gens du Milieu. C'est là que le Manchot recrute ses hommes...

Jolicœur écoutait sans comprendre où son chef

voulait en venir.

– Votre Dorothée voulait rencontrer Beaulac. Selon Poitras, elle lui a fait des menaces. Vous comprenez ce que ça veut dire, Jolicœur ?

– Faut pas conclure trop vite, inspecteur, murmura le sergent.

– Pensez-vous m'apprendre mon métier ? Beaulac est devenu l'assistant du Manchot. Il a une bonne position, il fait de l'argent ; aux dernières nouvelles, il se serait même mis en ménage avec une Nipponne. Ça vous éclaire, Jolicœur ? Dorothée savait quelque chose sur Beaulac, dont le passé est loin d'être reluisant. Elle voulait probablement le faire chanter ; elle lui a fait des menaces et, soudain, on trouve la fille morte, assassinée, et on apprend que l'assassin a fouillé l'appartement pour y trouver quelque chose qui pouvait le compromettre.

– Vous raisonnez avec logique, inspecteur.

– Toujours.

– Mais ce ne sont pas des preuves. Évidemment, faut pas négliger ce côté de

l'enquête. Ce Beaulac devient un suspect...

– Oui, un suspect, ricana Bernier. L'assistant du Manchot... Comptez sur moi, Jolicœur, je vais leur en faire baver un coup, je vous en donne ma parole.

IV

Des suspects

Le Manchot n'y alla pas par quatre chemins. En revenant dans son bureau, il fit face au puissant homme d'affaires Eugène Rancourt et lui dit :

– L'enquête sur la mort de cette fille m'intéresse. Vous voulez retenir mes services, soit ! Mais pas à vos conditions, aux miennes ! C'est clair ?

– Ne craignez rien, je suis prêt à payer ce que vous me demanderez, répliqua l'autre, offusqué. Je vous fais confiance, moi.

Dumont lui tourna le dos et alla prendre place derrière son bureau.

– Il ne s'agit pas d'argent. Sachez d'ailleurs que je n'abuse jamais de la situation. Vous

retenez nos services, nous n'avons qu'un prix ! Mes enquêteurs sont payés à l'heure. Nous vous envoyons un compte détaillé. Il faut ensuite ajouter les dépenses imprévues et, là encore, vous aurez tous les détails. Si vous voulez que j'enquête pour vous, il me faut votre entière collaboration.

Rancourt s'attendait sans doute à pire car les dernières paroles du Manchot le firent sourire.

– Mais elle vous est acquise, mon cher. D'ailleurs, ne vous ai-je pas dit tout ce que je savais ?

– Justement, vous n'avez rien dit... ou presque.

– Mais...

– Qui vous a recommandé cette fameuse maison ? Où appeliez-vous pour obtenir un rendez-vous galant ? À quel endroit avaient lieu ces rencontres ? Vous dites qu'il existe une liste d'hommes influents qui fréquentaient les mêmes filles que vous. Vous connaissez sûrement quelques-uns de ces hommes. Qui sont-ils ? On voulait vous forcer à contacter des personnes qui

protégeraient ces filles. Qui sont ces amis qui jouissent d'une certaine puissance ? Vous vous êtes placé dans une situation plus que périlleuse, vous voulez éviter le scandale et vous comptez sur moi pour ça. Je ne puis faire de miracle. Je ne puis obliger les journalistes à garder le silence, si jamais ils apprennent quelque chose. Vous désirez que je prenne tous les risques en tentant de récupérer cette liste. Or, vous ne me dites pas où et entre les mains de qui elle se trouve. Et vous voulez me faire croire que vous m'avez tout raconté ? Allons donc, soyez plus sérieux que ça, monsieur Rancourt.

L'homme d'affaires avait perdu son sourire. Il était redevenu très pâle et semblait aussi nerveux qu'à son arrivée au bureau.

Juste à ce moment, le téléphone sonna. Rapidement, Robert Dumont décrocha.

– Boss, c'est Michel ! Rita m'a dit que...

– Ne pose pas de questions, Michel. Va placer ta voiture dans un terrain de stationnement. Loue-toi une chambre sous un nom d'emprunt, sans attirer l'attention ; quand tu auras retenu cette

chambre, tu appelleras Landry au second numéro de l'agence, celui des gardes de sécurité, et tu lui diras à quel endroit tu te trouves.

Enfin, profitant de ce que le Manchot s'arrêtait pour reprendre son souffle, Michel s'écria :

– Mais, torrieu ! Allez-vous me dire ce qui se passe ?

– Tu auras toutes les explications plus tard. Fais ce que je te demande. Et ce n'est pas tout. Yamata peut-elle sortir ?

– Sortir ?

– Oui, marcher, partir de la maison, seule ! cria le Manchot, impatienté. Il faut qu'elle s'éloigne tout de suite, qu'elle se rende chez une amie, puis qu'elle téléphone elle aussi à Landry pour dire où elle est.

– Mais enfin, elle voudra savoir ce qui se passe.

– Michel, je t'en prie, cesse de discuter et fais ce que je te dis. Tu comprendras plus tard. Surtout, ne perds pas un instant.

Rancourt avait entendu les ordres lancés par le

Manchot. Cet homme d'affaires savait analyser rapidement les situations et tirer les conclusions qui s'imposaient.

– Ce Michel, c'est un de vos employés ? Ç'a quelque chose à voir avec la mort de Dorothée Loumier ?

Dumont avait raccroché d'un geste nerveux. Il repoussa sa chaise et se leva.

– Je vous en prie, Rancourt, cela ne vous regarde pas.

– Excusez-moi !

– Vous vous rappelez toute la série de questions que je vous ai posées, n'est-ce pas ?

Il prit une tablette et un stylo à bille sur son bureau et les tendit à Rancourt.

– Eh bien ! vous allez m'écrire tout ce que vous savez sur Dorothée Loumier : la façon dont vous l'avez rencontrée, les hommes qui vous l'ont présentée ; enfin, tout. J'ai des ordres à donner à mes employés. Je dois vous laisser.

Comme il allait sortir du bureau, le Manchot se retourna :

– Si jamais la police venait ici et vous questionnait, vous êtes un client de mon agence. Vous désirez obtenir les services de gardes de sécurité. Vous ne savez rien de la mort de Dorothee Loumier, compris ?

– Compris !

Le Manchot ferma la porte et, traversant la salle d'attente en vitesse, il tourna la tête pour demander à Rita, la secrétaire :

– Landry est à son bureau ?

– Oui.

Il entra sans frapper dans le bureau de l'explicier, qui était responsable de la section « Sécurité » de l'agence.

– Louis, tu vas recevoir un appel de Michel tantôt. Yamata, son amie, te téléphonera ; également. Ils te diront tous les deux où ils se trouvent. Prends les adresses en note et transmets-les-moi, par écrit si je ne suis pas seul.

– Bien, Robert !

Landry avait appris, au cours de sa longue carrière dans les corps policiers, à obéir sans

poser de questions inutiles. Avant de sortir, le Manchot ajouta :

– Si Michel te questionne, tu ne sais rien, c'est clair ? Enfin, ne t'absente pas du bureau, j'aurai sans doute besoin de toi. Il est possible que des ennuis nous tombent sur la tête.

Cette fois, le détective ne put s'empêcher de remarquer :

– Beaulac me semblait bien nerveux, ce matin. Qu'il ait commis une bêtise, ça ne me surprend pas du tout.

Le Manchot sortit du bureau de Landry sans rien ajouter. Il ordonna à Rita de se mettre en communication avec Candy, à qui il venait de confier une enquête.

– Qu'elle revienne ici, j'aurai besoin d'elle !

– Bien, monsieur.

Avant de retourner à son bureau, le Manchot pensa aux dernières paroles de Landry. « Que Beaulac ait commis une bêtise, ça ne me surprend pas du tout. »

Mais Robert Dumont ne voulut pas s'attarder à

L'idée qui lui trottait dans la tête. Il était de nature optimiste. Souvent, il avait dit à ses employés : « Pourquoi toujours s'imaginer qu'une catastrophe va survenir ? Quand vous menez une enquête, gardez votre calme. N'essayez pas de prévoir à l'avance les tuiles qui vous tomberont sur la tête ; elles arrivent toujours assez tôt. »

Le Manchot, se surprit à murmurer : « Non, il n'aurait pas fait ça. Michel n'est pas un assassin. »

*

Le sergent-détective Victor Jolicœur consulta le rapport qu'il était en train de rédiger. Il se retourna et appela :

– Bachand !

Un détective s'approcha.

– Oui, sergent !

– Sitôt que le rapport de Poitras entrera, vous me convoquerez cette fille qui lui a parlé. Je veux

lui faire subir un interrogatoire en règle.

– Poitras ne s'en est pas chargé ? demanda Bachand.

– Poitras n'a fait qu'une entrevue. Vous devriez pourtant savoir qu'une entrevue et un interrogatoire, c'est complètement différent. Il est vrai que vous êtes jeune dans le métier.

Jolicœur adorait jouer au professeur avec les plus jeunes membres de l'escouade :

– Lors d'une entrevue, on ne récolte que des informations ; on demande aux témoins ce qu'ils savent. On essaie de les mettre en confiance. On tente de réunir tous les faits pertinents à notre enquête. Par exemple, nous avons eu une entrevue avec Henri le concierge, avec Huguette Tessier, avec les voisins...

Bachand approuvait de la tête.

– Oui, je sais tout ça, sergent. Mais ces entrevues, comme vous dites, ne nous ont rien donné.

– C'est ce que vous croyez ? Maintenant que nous savons que Dorothée Loumier cherchait

probablement à faire chanter l'ex-policier Beulac, on peut supposer qu'elle savait bien des choses et, surtout, qu'elle conservait chez elle des preuves incriminantes. Si elle en possédait contre Beulac, elle pouvait en avoir aussi contre d'autres individus. Huguette Tessier était son amie. Elle nous a sûrement caché quelque chose. Il est temps de lui faire subir un interrogatoire. Vous allez donc la convoquer, tout comme le concierge, d'ailleurs. Convoquez aussi la fille avec qui s'est entretenu Poitras.

– Et Beulac ?

– L'inspecteur va s'en charger personnellement. Mais si Bernier veut des résultats, il devra me dire tout ce qu'il apprendra. Vous savez, Bachand, j'ai appris à connaître l'inspecteur avec les années. Il déteste Robert Dumont, il fera tout pour le mettre dans l'embarras, lui ou Beulac. Alors, j'aime mieux qu'il se charge lui-même de cette partie de l'enquête.

Juste à ce moment, Bernier sortit de son bureau et se tourna vers les deux détectives.

– Cessez de jaser vous deux et travaillez. Je veux des résultats. Je m'absente. Je dois rencontrer Robert Dumont.

– Préférez-vous que Bachand vous accompagne... comme témoin ? demanda Jolicœur.

– Je n'ai besoin de personne, répliqua Bernier d'un ton sec. Cette entrevue n'a rien d'officiel. Si je découvre quelque chose qui puisse aider votre enquête, je vous tiendrai au courant.

Le chef de l'escouade des homicides sortit d'un pas militaire du grand bureau. Quelques instants plus tard, il s'installait au volant de sa voiture et se dirigeait vers les nouveaux locaux de l'agence « Le Manchot ».

Trente minutes plus tard, une fille se présentait à l'escouade des homicides et demandait à voir le sergent-détective Jolicœur.

– Je ne sais pas pourquoi on me convoque ici ; j'ai dit à la police tout ce que je savais sur Dorothee. C'est elle qui m'a parlé de Beaulac. J'aurais dû me la fermer. Je sais, qu'entre vous

autres, les policiers, vous vous protégez.

Jolicœur, l'écoutait d'une oreille distraite.

– Muriel Lalande, c'est votre nom véritable ?

– Eh bien quoi ? Ce nom-là vous plaît pas ? Je le changerai pas pour vous faire plaisir.

La fille, une fausse blonde, un peu maigre, portait une robe décolletée qui aurait pu produire son effet si elle avait eu quelque chose à montrer. Ses seins étaient pendants et plutôt gélatineux. Dès le premier coup d'œil, elle annonçait la fille facile.

– Suivez-moi, fit Jolicœur, nous allons trouver un endroit plus tranquille pour causer.

Il fit signe à Bachand de les suivre et le trio s'engouffra dans une petite pièce à peine meublée. Il y avait là une table et une seule chaise ; pas de téléphone ; une lampe sur pied donnait la lumière.

– Assoyez-vous, ordonna Jolicœur. Pendant ce temps, Bachand déposait un magnétophone sur la table.

– Pourquoi me traitez-vous comme une

criminelle ?

Jolicœur dirigea la lumière de la lampe vers la fille. Lui et Bachand demeuraient dans l'ombre. Les deux hommes ne répondirent pas à la question de la fille ; au bout d'un moment, elle continua :

– J'suis pas folle, vous savez. J'en ai déjà entendu des histoires sur les interrogatoires de la police. Vous allez me battre si je parle pas ? Eh ben, je dirai rien, vous entendez ? Je parlerai qu'en présence de mon avocat. «

Bachand jeta un coup d'œil à Jolicœur. Ce dernier lui lança un clin d'œil. Le jeune policier admirait l'habileté du sergent. Il n'avait pas dit un seul mot. Il laissait parler la fille. C'était là la meilleure façon d'entreprendre un interrogatoire.

Au bout d'un moment, toujours aussi nerveuse, Muriel reprit la parole.

– D'ailleurs, j'sais pas pourquoi je m'en ferais ; je n'ai rien à me reprocher, moi. Si Dorothee a été tuée par un fou, c'est quand même pas de ma faute. Moi, je la connaissais à peine...

Bon, j'avoue, je faisais la « gaffe », comme elle. Dorothée avait eu la chance de travailler pour madame Berthe ; pas moi, j'suis pas assez jolie pour ça. On peut pas toutes être faites comme des *Vénus à Milot*, ou encore ramasser assez de pognon pour se faire poser des seins en caoutchouc.

Bachand avait sorti son calepin et il nota le prénom de Berthe. Pour la première fois, Jolicœur desserra les lèvres :

– Ce ne sont pas les plus belles filles qui procurent le plus de satisfaction.

– Moi aussi, je pense ça, fit Muriel, encouragée par la remarque du détective. Mais essayez donc de faire comprendre ça à des hommes d'affaires, des juges, des avocats, des politiciens qui désirent ce qu'il y a de plus beau. Pour madame Berthe et ses clients, c'était la beauté qui passait avant tout. La beauté et la jeunesse. Dorothée avait tout ce qu'il fallait. Elle plaisait à ces messieurs de la haute société. C'est pas tout, elle pensait faire la passe.

Muriel brusquement se tut, comprenant que,

sans la questionner, les policiers la faisaient parler beaucoup trop.

– Elle comptait arracher de l'argent à Beaulac ?

– Non, pas à lui. Un petit détective privé, ça gagne jamais assez. Non, Dorothée avait mis la main sur la liste. Moi, je la croyais pas, mais avec ce qui est arrivé...

Les deux policiers se regardèrent à nouveau. Brusquement, ils venaient de comprendre. Ils avaient vaguement entendu parler que plusieurs hommes fort connus vivaient dans l'inquiétude. On chuchotait qu'une liste des clients, de certaines maisons de prostitution avait été dressée par des prostituées et que cette liste pourrait être publiée dans les journaux.

Les policiers n'avaient attaché aucune importance à ces racontars. On croyait que les filles de joie, se sentant menacées dans leur travail, avaient lancé cette rumeur afin qu'on leur fiche la paix. Or, Jolicœur et Bachand venaient d'apprendre que cette liste existait réellement et que Dorothée en avait obtenu une copie. « Ça

expliquerait tout. On l'a tuée pour récupérer la liste. On a fouillé sa chambre et on l'a martyrisée pour la faire parler. »

Malgré lui, Jolicœur frissonna. Si toute cette histoire était vraie, si cette liste existait, les suspects devenaient fort nombreux. « De plus, tous ces suspects sont en quelque sorte intouchables. »

Il poussa un profond soupir. Il se sentait dépassé par cette enquête ; il aurait tout donné pour que l'inspecteur Bernier la confie à un autre de ses assistants.

V

Un témoin qui ne parlera pas

Michel Beaulac, après avoir parlé au Manchot, était rapidement retourné à sa voiture. Il savait que quelque chose de grave était arrivé, mais quoi ?

Il décrocha le récepteur de l'appareil qui se trouvait dans son automobile et appela son amie Yamata.

Il lui transmit les ordres du Manchot.

– Plus tard, nous communiquerons ensemble. Le boss pourra me dire où te trouver et je t'appellerai.

Michel se devait de mettre sa voiture à l'abri avant d'aller s'enfermer dans une chambre ou un motel. Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Les nouvelles !

Il appuya sur le bouton de son appareil puis tourna rapidement le sélecteur de stations.

– Si je ne fais pas erreur, à cette station, les bulletins d'information sont aux quinze minutes.

Et en effet, quelques secondes plus tard, l'annonceur se mit à parler du meurtre horrible qui avait été commis quelques heures plus tôt.

– La victime est une jeune fille qui possédait un casier judiciaire. Dorothee Loumier avait été arrêtée...

Beaulac comprit soudain pourquoi le Manchot voulait qu'il se cache.

« Torrieu de maudit ! Il me croit coupable. Il pense que la police me recherche. Il doit être persuadé que j'ai tué cette fille. Y a pas à dire, la confiance règne en sacrement ».

Et il donna un violent coup de poing sur le volant.

« Ça sert à rien, je pourrai jamais vivre comme les autres si je quitte pas la Métropole. On est toujours prisonnier de son passé. Quand c'est pas la pègre qui me cause des ennuis, c'est mon

propre boss ou bien la police. Chienne de vie ! »

La tête appuyée sur son volant, il cherchait à réfléchir.

« Que je suis bête, idiot, imbécile ! Si je pouvais me débarrasser de cette maudite peur. Sitôt que Dorothée m'a appelé, « la chienne » m'a pris ! Je me suis imaginé qu'elle m'en voulait, qu'elle désirait briser mon ménage. Mais non, elle voulait que je la rencontre, tout simplement ».

Elle lui avait parlé d'un papier important, mais il ne lui avait demandé aucun détail. Tout de suite, il s'était souvenu de lui avoir écrit une ou deux lettres et il s'était dit : « La salope, elle les a conservées, j'en suis certain ! »

Maintenant, les nuages se dissipaient. Tout devenait d'une clarté éblouissante. Dorothée avait eu besoin d'une aide urgente ; il la lui avait refusée et elle avait été assassinée.

« J'aurais dû comprendre, torrieu ! Pourtant, elle a insisté, je me souviens qu'elle m'a dit que si j'avais peur, elle pouvait me rencontrer chez

une amie sûre, pas dans un endroit public et... »

Fébrilement, il fouilla dans sa poche et sortit son calepin. Il se souvenait d'avoir noté le nom de cette amie. Cette fille pouvait en savoir long ; elle l'aiderait sûrement à venger Dorothée.

« Faudrait que je communique avec le boss ».

Mais il repoussa presque aussitôt cette idée. Il connaissait bien le Manchot, il devinait à l'avance la réplique cinglante qu'il allait lui lancer : « Je t'ai donné des ordres. Tu n'as rien compris ? Je t'ai dit de ne rappeler que lorsque tu seras à l'abri ». Mais il serait peut-être trop tard alors pour retracer cette fille.

« Si elle a appris la mort de Dorothée, elle a dû quitter la ville. Elle s'est peut-être sentie visée, elle aussi. »

Enfin, il retrouva le nom : Hugnette Tessier et l'adresse.

Sa décision était prise. Il mit sa voiture en marche. Quelques minutes plus tard, il arrivait chez un garagiste de ses amis.

– Pose pas de questions, Benoît ! Je te laisse

ma voiture ; sitôt que tu pourras, mets-la en dedans, à l'abri. Maintenant, as-tu un employé de libre ? Il pourrait me conduire là où je veux me rendre. Je préférerais ça, plutôt que de prendre un taxi. Je paierai, ne t'inquiète pas.

Le garagiste appela le pompiste et lui demanda de servir de chauffeur à Michel.

– Ce ne sera pas long, promet Beaulac. Dans quinze minutes, il sera de retour.

Il indiqua au jeune homme la rue où demeurait Huguette Tessier.

– Je vais descendre avant qu'on y arrive. Je ferai le reste du chemin à pied.

– Qu'est-ce qui se passe, monsieur Michel ?

– Si on te le demande, tu diras que tu le sais pas. D'ailleurs, ce sera la vérité puisque je te dirai rien.

Ce que Michel ignorait, c'est qu'au même moment, le sergent-détective Jolicœur avait ordonné à ses hommes d'aller cueillir Huguette et de la conduire au poste pour interrogatoire.

Le Manchot entra dans son bureau. Eugène Rancourt avait cessé d'écrire et il relisait les feuilles qu'il avait noircies de son écriture. Le détective tendit la main droite.

– Donnez !

– J'ai fait ce que vous m'avez demandé, Dumont. Mais je ne veux pas d'ennuis. Si on sait que c'est moi qui...

– Laissez-moi lire, s'il vous plaît.

Nerveusement, l'homme d'affaires se leva, alluma une cigarette et se promena lentement en jetant de temps à autre un regard sur le Manchot. Mais le détective était habitué à cacher ses émotions. Même si la lettre contenait des noms fort connus, des révélations capables d'ébranler l'être le plus impassible, le Manchot, lui, ne bronchait pas.

Enfin, il posa les feuilles sur le bureau. Rapidement, Rancourt s'approcha de lui.

– Vous comprenez, maintenant, pourquoi je

n'ai pas voulu m'adresser à la police ?

– Je comprends surtout pourquoi une fille a été assassinée, murmura Dumont. Vous m'avez révélé les noms d'hommes fort importants qui fréquentaient l'établissement de cette dame Berthe ou qui prenaient des rendez-vous avec ses « filles ». Des hommes à l'abri de tous soupçons, de supposés purs que les gens admirent. Et je suppose que tous ces hommes ont été mis au courant de l'existence de la fameuse liste ?

– Probablement.

Le Manchot tira ses conclusions :

– Plusieurs de ces hommes sont puissants ; l'argent est leur dieu, la gloire, leur but ultime. Pour arriver à celle-ci, ils se servent de celui-là. S'ils se sentent menacés, ils y mettront le prix, ne reculeront devant rien, quitte à engager des tueurs.

– Mais non, vous concluez trop vite, protesta Rancourt. Je ne suis pas un assassin et les personnes que je vous ai citées non plus. Nous aurions payé une somme fabuleuse pour faire

disparaître cette liste, mais jamais nous ne serions allés jusqu'au meurtre. Cette liste vaut une petite fortune et plusieurs personnes du Milieu le savaient. Comment est-elle tombée entre les mains de cette Dorothee Loumier, je l'ignore ; chose certaine, on l'a tuée pour se procurer la liste et pour mieux nous faire chanter.

Il y avait huit noms sur les feuilles écrites par Rancourt.

– Vous connaissez bien tous ces hommes ?

– La plupart, oui. Plusieurs sont des amis ou, du moins, des connaissances avec qui je bâcle parfois des transactions. Par contre, il y en a une couple que je n'ai rencontrés qu'une fois ou deux.

– Vous allez vous mettre en communication avec chacun d'eux.

– Ils ne voudront pas m'écouter. Ils vont m'envoyer promener, je devine déjà leur réaction et...

Le Manchot se leva brusquement.

– Vous allez entrer en communication avec

eux et vous leur direz que c'est moi qui désire les voir. Je veux rencontrer non seulement ceux dont les noms apparaissent sur ces feuilles, mais également tous ceux que ces hommes « très dignes » connaissent et dont les noms pourraient avoir été placés sur la fameuse liste.

– Je vais faire mon possible, murmura Rancourt.

Dumont lança d'une voix qui n'admettait pas de réplique :

– Vous allez faire l'impossible et vous convoquerez cette réunion dans les vingt-quatre heures. Je suis prêt à recevoir tous ces messieurs à mon bureau s'il le faut. Ne perdez pas de temps, Rancourt, c'est excessivement urgent.

L'homme se préparait à sortir du bureau lorsque le Manchot l'arrêta.

– Voyez ma secrétaire et laissez-lui un chèque pour payer les dépenses que nous encourrons.

Comme l'homme d'affaires eut une moue inquiète, le détective le rassura.

– Ne craignez rien ! Après la petite réunion

que nous tiendrons, vous ne serez plus seul à défrayer le coût de cette enquête.

Rancourt sortit. La belle Candy entra tout de suite après.

– Voulez-vous m’expliquer ce qui se passe ? Vous m’aviez donné un travail, Robert, et voilà que vous me rappelez et...

– Calme-toi, assis-toi et ne perds pas un mot de ce que je vais te dire.

Il raconta à Candy ce qui se passait. Cette dernière l’écouta sans prononcer une seule parole. Lorsque le Manchot eut terminé, elle demanda :

– J’espère que vous croyez pas Michel coupable de ce meurtre ?

– Pour l’instant, je ne crois rien. J’aime mieux ne pas y penser.

– Je connais Michel ! Tantôt, nous l’avons acculé au pied du mur. S’il avait fait une bêtise, il nous l’aurait avouée.

Le Manchot tendit à Candy les feuilles que Rancourt venait d’écrire.

– Demande à Rita d'en faire des photocopies et reviens ici. Nous allons mettre toute une équipe sur cette affaire.

Candy sortit rapidement et revint après quelques minutes.

– Gardes-en une copie et... tiens, enquête sur les trois premiers noms. Sois prudente. Tous ces hommes sont puissants et ils détestent ceux et celles qui mettent le nez dans leur « business ».

Un signal sonore résonna dans le bureau du Manchot.

– Oh ! oh ! Quelque chose d'inattendu !

Robert Dumont avait fait équiper ses nouveaux locaux des gadgets les plus modernes. Si Rita, la secrétaire, voulait le prévenir de l'arrivée imprévue d'un visiteur importun elle appuyait sur un bouton. Immédiatement, le Manchot mettait en marche une caméra, placée dans la salle d'attente. L'image du visiteur apparaissait tout de suite sur un petit écran, placé sur le bureau du Manchot.

– Les ennuis commencent, murmura Dumont

en jetant un coup d'œil sur l'écran.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Mon cher ami, l'inspecteur Bernier. Mais il est seul. Il va sans doute chercher à me tirer les vers du nez avant de me lancer son venin.

Dumont montra une porte au fond de son bureau. Cette porte donnait sur un escalier qui permettait aux visiteurs de sortir par l'arrière de l'édifice.

– Passe par là, autrement, Bernier te retarderait et t'ennuierait avec ses questions.

– Il veut probablement vous parler de Michel...

– Possible ! Je n'en sais rien. Si c'est le cas, Michel est en vacances avec Yamata et j'ignore où ils se trouvent.

– Vous êtes pas sérieux, Robert ? lança Candy avant de sortir. Des vacances en novembre ? C'est plutôt rare, non ?

– Je sais, mais Michel en a besoin, son épouse vient de sortir de l'hôpital, il y a eu notre déménagement, et puis... Bernier sera bien obligé

de croire ce que je lui dirai.

La jolie Candy sortit. Le Manchot alla s'installer derrière son bureau, s'alluma un cigare, se cala dans son fauteuil, puis sonna sa secrétaire.

– Rien de spécial, Rita ?

– Si, l'inspecteur Bernier de l'escouade des homicides de la CUM désire vous voir, je lui ai dit que vous étiez occupé.

– En effet, très occupé.

Dumont savait que Bernier entendait sa voix.

– Je vais essayer de me libérer le plus tôt possible. Qu'il patiente, ce ne sera pas très long.

Le Manchot esquissa un sourire moqueur. S'il s'était écouté, il aurait laissé Bernier poireauter pendant une trentaine de minutes, mais il ne voulait pas trop l'indisposer. Aussi, après avoir mis en sûreté les feuilles et les photocopies de la déclaration écrite de Rancourt, il ordonna à Rita de faire entrer son « ami » l'inspecteur.

Mais ce mot « ami » sonnait aussi faux dans la bouche du Manchot que l'apparition d'un

pommier en fleurs en plein désert du Sahara.

*

Le collet de son imperméable relevé, pour se protéger du vent d'automne, Michel Beaulac, se dirigeait à grands pas vers la maison où habitait Huguette Tessier. « Je me demande si je la connais. Peut-être bien. J'ai tellement rencontré de filles pendant ma période de chômage. »

Les arbres, nombreux dans cette petite rue, gémissaient, faisaient entendre une sorte de plainte, comme s'ils en voulaient à la nature de les déposséder des feuilles multicolores qui les paraient si bien.

« C'est le strip-tease de la nature qui est commencé, songea Michel. Moi, c'est le temps de l'année que je déteste le plus. On dirait que c'est à cette période que s'accumulent tous les ennuis. »

Il s'était imaginé que la fille Tessier logeait dans un immeuble d'appartements, mais il faisait

erreur.

Toutes les maisons, qui encadraient cette portion de la rue, avaient deux étages et abritaient deux logements. Huguette Tessier habitait un rez-de-chaussée.

Michel aperçut deux sonnettes : la première, encastrée dans la porte et qu'on actionnait en tournant une espèce de tourniquet ; l'autre placée sur le chambranle, était un simple bouton. « C'est comme dans mon quartier. Ces anciennes sonnettes ne fonctionnent plus, mais on les laisse sur les portes ; autrement, il faudrait repeindre la porte en entier. »

Et il appuya sur le bouton de la sonnette électrique, attendit quelques secondes et ne percevant aucun signe de vie, il appuya une seconde fois. Il ne semblait y avoir personne au logis. « À moins que j'aie fait erreur et que ce soit l'autre sonnette qui fonctionne. »

En appuyant sur la porte pour saisir le petit tourniquet entre le pouce et l'index, celle-ci s'entrouvrit. Elle n'était pas fermée correctement et une petite pression de la main l'avait ouverte.

Michel glissa sa tête dans l'entrebâillement. Il n'aperçut qu'un petit vestibule et une seconde porte donnant accès à l'appartement.

« On ne quitte pas son appartement en laissant la porte ouverte comme ça. Elle est sûrement là. »

Il éprouvait une sorte d'inquiétude, une sensation étrange qui vous avertit toujours du danger, un sixième sens que possèdent instinctivement les policiers. Mais le grand Beaulac ne s'arrêta même pas à cet avertissement, il ouvrit la seconde porte et entra dans l'appartement. Il y avait un couloir qui filait directement jusqu'à la cuisine. De l'autre côté se trouvaient trois portes, donnant sans doute sur le salon, la chambre et la salle à dîner. Il se glissa dans la première pièce, un salon. Il n'y avait personne.

Il passa immédiatement dans la seconde pièce. Il venait à peine d'y entrer quand il sentit quelque chose bouger derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner complètement. Déjà, une main, armée d'un revolver, s'abattait sur son crâne. Il croula immédiatement au tapis, assommé.

L'homme qui l'avait frappé hésita une seconde. Il fit un pas dans la pièce. Au centre, près du lit, gisait une fille ; elle avait au front une plaie béante par où pissait le sang.

« Mais oui, je n'ai qu'à lui tirer une balle dans la tête et à lui mettre le revolver dans la main. »

Il s'apprêtait à faire feu lorsqu'on sonna de nouveau à la porte. « Oh ! Il n'était sans doute pas seul. »

Se ravisant, il mit son revolver dans sa poche, regarda autour de lui et se dirigea vers un foyer en pierres naturelles qui séparait la chambre du salon. En vitesse, il prit un tisonnier. Comme il portait des gants, il ne pouvait laisser d'empreintes. Il toucha, avec le bout du tisonnier, le tapis maculé du sang qui coulait de la tête de Michel. Puis, il alla placer le manche de métal dans la main de la fille ; enfin, sans faire de bruit, il fila en douce vers la cuisine, ouvrit la porte de derrière et, quelques secondes plus tard, il se retrouvait dans la ruelle. Il ne mit pas de temps à disparaître.

Pendant ce temps, deux policiers en uniforme

attendaient sur la galerie avant.

– C'est curieux ! On ne répond pas et la porte est ouverte. Qu'est-ce qu'on fait ?

– Si la fille attend la visite des policiers, elle peut bien chercher à fuir. Le sergent nous a ordonné de la ramener, même si nous n'avons pas de mandat.

– Justement, on n'a pas de mandat, on peut s'attirer des ennuis, ajouta le second policier, plus craintif.

– Pourquoi t'en faire ? Si y a personne dans la maison, on ne nous le demandera pas. Et puis, le sergent doit avoir un mandat tout prêt en cas de pépins. Si tu es trop chieux, attends dans la voiture, moi j'entre.

L'injure avait blessé l'orgueil du second policier.

– Je t'accompagne.

Les deux hommes poussèrent la porte du vestibule.

– Y a quelqu'un ?

Personne ne répondit.

– Tu vois, y a personne !

Pendant que le plus brave des deux jetait un coup d'œil dans le salon, le second se dirigeait vers la chambre. Il poussa un cri : Fern, viens vite ! c'est pas joli à voir !

L'autre policier accourut.

– Dis donc, il y a eu de la casse ici. La fille a dû se défendre ! dit-il en se penchant sur elle.

– Tu veux dire qu'elle...

– Non, elle respire, mais avec la blessure qu'elle a, elle ne fera pas vieux os. C'est sûrement pas elle qui va nous raconter ce qui s'est passé. Et le type...

L'autre policier ne parlait pas.

– Eh bien quoi ? fit son confrère, en s'approchant de lui, tu as perdu la parole.

– Je le connais... c'est le grand Beaulac.

– Celui qu'on recherche ?

– Oui, sa blessure semble pas trop grave.

Le policier se releva.

– Je vais demander de l'aide. Reste près d'eux.
Et, en quittant la pièce, il ajouta : Pour moi, Beaulac est devenu fou. Il est soupçonné d'un premier meurtre et voilà qu'on le prend la main dans le sac !

Quelques secondes plus tard, de sa voiture, il alertait les autorités.

VI

L'inspecteur perd patience

Le Manchot faillit tomber à la renverse en voyant l'inspecteur Bernier franchir la porte de son bureau. C'était la première fois, peut-être, qu'il le voyait le sourire aux lèvres, l'air presque chaleureux.

– Ah, Dumont ! Ça me fait plaisir. Il y a longtemps que je ne vous ai pas vu.

Il s'était approché du bureau et avait tendu la main au Manchot, mais ce dernier, occupé à secouer la cendre de son cigare, lui tendit la main gauche ; instinctivement, Bernier retira la sienne. Il savait trop bien que cette prothèse possédait une force plusieurs fois supérieure à celle d'une main naturelle et que Dumont prendrait un malin plaisir à lui écrabouiller les doigts.

– Les affaires vont bien à ce que je vois.

Vous avez de très beaux bureaux. Vous avez bien fait de donner votre démission et de « partir » à votre compte. Ça vous a réussi.

– Je ne l’ai pas fait par plaisir, murmura le Manchot. Mais où je travaillais auparavant, l’atmosphère était devenue irrespirable.

Sans attendre d’y être invité, Bernier s’assit dans le fauteuil, face au bureau.

– Si vous voulez bien, Robert, nous allons oublier les petits différends qui ont pu nous séparer. Oh, je sais que j’ai un caractère exécrable, que j’exige beaucoup de mes hommes, que je suis parfois très dur...

– Si vous-même vous vous en rendez compte, imaginez un peu ceux qui ont à vous endurer.

– J’admets que ça ne doit pas être facile. Tout de même, je crois que je m’efforce d’être le plus juste possible, de remplir les missions que l’on me confie au meilleur de ma compétence.

Le Manchot aspira longuement sur son cigare, lança une colonne de fumée qui grimpa vers le

plafond et, à demi caché derrière ce nuage, il avoua :

– Inspecteur, je dois admettre deux choses. Vous êtes l'être le plus exécrationnel que j'aie connu, mais probablement le plus compétent des policiers qui existent. Ceci dit, je suis débordé de travail, votre visite ne me fait pas plus plaisir que ça, alors, si vous en veniez directement au fait ?

Bernier s'était levé durant la réplique de son ex-collaborateur. Il lui avait tourné le dos et semblait regarder quelque chose par la fenêtre. Sans faire face au Manchot, il demanda d'un air nonchalant :

– Connaissez-vous une demoiselle Dorothee Loumier ?

– Ce nom ne me dit rien. Qui est-ce ? Ne me dites pas, inspecteur, que vous êtes en amour et que vous venez me consulter comme si j'étais un courrieriste des cœurs blessés ?

Bernier fit volte-face. Son ton changea, mais très légèrement. Sa voix était devenue plus sèche, plus métallique.

– Ordinairement, vous êtes plus sérieux que ça, Manchot. Cette fille a été assassinée. Nous avons commencé l'enquête et nous avons appris qu'elle connaissait votre collaborateur Michel Beaulac. Alors, j'aimerais lui poser quelques questions. Je sais fort bien qu'il n'a rien eu à voir avec ce meurtre et qu'il ne me refusera donc pas son entière collaboration.

– Je regrette, inspecteur, mais il va vous falloir patienter d'ici la fin de semaine. Michel est en vacances depuis samedi.

Rapidement, Bernier revint vers le bureau. Il commençait à perdre patience. Dumont le sentait bouillir ; il allait bientôt éclater sous la pression.

– Dumont, je vous préviens, ne me prenez pas pour un imbécile. Quel idiot prendrait des vacances au mois de novembre, alors que la température est si mauvaise, qu'il ne fait ni chaud ni froid et qu'il peut pleuvoir ou neiger tous les jours ?

– Avez-vous entendu parler de Yamata ?
coupa le Manchot.

– Je suppose que c'est la Japonaise, la concubine de Beaulac ?

– Oui ! Tel que je vous connais, vous avez dû prendre des informations sur Michel avant de venir me rendre visite. Yamata est sortie de l'hôpital hier, après avoir subi une assez grave opération. Michel l'a veillée presque nuit et jour. Il faut que « sa femme » poursuive sa convalescence. Quant à mon assistant, le déménagement de mon bureau, la maladie de sa femme, mon absence de Montréal et les responsabilités qu'il a dû prendre l'ont épuisé. Il a demandé une semaine de repos. Je ne pouvais refuser. Je lui ai même défendu de me dire où il se rendait car je sais que, si j'avais brusquement un surplus de travail, je serais porté à le rappeler. J'espère que ça répond à votre question !

Bernier ne répondit pas tout de suite. Une lueur étrange brillait dans ses yeux. Soudain, il donna un coup de poing sur le bureau de Dumont.

– Je ne vous crois pas !

L'inspecteur avait lancé cette phrase en ouvrant à peine la bouche. Il avait les dents

serrées et, si ses yeux avaient été des pistolets, le Manchot aurait reçu deux balles en plein cœur.

– Me prenez-vous pour un imbécile ? cria l'inspecteur.

– Ce n'est pas à moi de vous juger ! Le chef de l'escouade des homicides venait de perdre son calme. Il se mit à arpenter le bureau en fulminant de rage.

– Tout le monde sait que Dorothee Loumier a été assassinée, cria-t-il. Ça fait au moins dix fois qu'on parle de ce crime à la radio. Beaulac a senti la soupe chaude et vous lui avez ordonné de se cacher.

Le Manchot continuait d'avoir le sourire aux lèvres. Il achevait de fumer son cigare. Toujours calé dans son fauteuil, il s'amusait à voir monter la colère de son ex-supérieur.

– Voyons, inspecteur, vous savez fort bien que je ne ferais jamais ça. Vous pouvez questionner mes employés. Landry est ici, ma secrétaire aussi. Je ne leur ai pas dit un seul mot depuis votre arrivée. Vous verrez bien si je dis la vérité.

– Oh, je sais que c’est inutile, vous leur avez fait la leçon. Si vous êtes blanc comme neige, permettez-vous que je fouille votre bureau, que je consulte vos dossiers ?

Lentement, le Manchot se leva en s’appuyant sur son bureau.

– Vous avez un mandat ?

– Vous savez bien que non. Je suis venu ici comme un ami, afin de vous éviter des ennuis.

– Oh ! Que de considérations de votre part !

– Tu as fini de te moquer de moi, Dumont ?
cria Bernier, blême de rage.

L’inspecteur avait perdu tout contrôle. Quand il se mettait à tutoyer ses hommes, c’est qu’il n’en pouvait plus.

– Inspecteur, fit le Manchot en contournant lentement son bureau, si vous croyez que Michel a commis une bêtise, si vous avez quelque chose à lui reprocher, vous n’avez qu’à faire émettre un mandat contre lui. Mais attention, je vous préviens, on n’accuse pas quelqu’un sans preuves. Je sais que la colère vous fait parfois

commettre des bévues. Je serai sans pitié pour vous, si vous faites la moindre erreur.

Le Manchot s'était rendu à la porte du bureau. Il l'ouvrit.

– Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail. Notre entrevue est terminée.

Bernier comprit qu'il était inutile de s'éterniser, Dumont ne lui apprendrait rien de plus. Avant de sortir, il s'arrêta, face au Manchot.

– Dumont, si vous m'avez menti, si vous nuisez au travail de la justice, de quelque façon que ce soit, je vous jure que je mettrai tout en œuvre pour faire suspendre votre permis de détective amateur.

Un son strident interrompit brusquement la conversation. L'inspecteur mit la main dans sa poche et appuya le doigt sur le bouton d'un petit appareil.

– Me laisserez-vous, au moins, téléphoner à mon bureau ? Si on m'appelle ici, c'est que c'est urgent.

Le Manchot faillit répondre « Il y a un

restaurant au coin de la rue, vous y trouverez un téléphone public » mais il se retint.

– Ma secrétaire se fera un plaisir de vous laisser appeler. Dans notre salle d'attente, nous avons justement un appareil destiné aux clients.

Bernier sortit.

« Il n'a pas changé, songea le Manchot. Il est arrivé ici, tout miel, pour tenter de m'amadouer ; malheureusement, il repart bredouille et tout fiel. »

Le détective retourna à son bureau. Il avait des ordres précis à transmettre à Landry. Il avait besoin de la collaboration, non seulement de l'expolicier, mais également de quelques-uns des collaborateurs de sa section pour, enquêter sur les hommes d'affaires dont les noms se trouvaient sur la liste rédigée par Rancourt. Il lui fallait cependant attendre le départ de Bernier.

Le Manchot appuya donc sur le bouton, qui mettait en marche la caméra de la salle d'attente. L'inspecteur était toujours là, l'écouteur à l'oreille. Enfin, il raccrocha. Mais au lieu de

sortir, il se retourna ; Dumont vit que la figure de son ex-supérieur resplendissait. Il avait un sourire sadique qui ne présageait rien de bon. Puis, il disparut du champ de la caméra. Le Manchot comprit qu'il revenait vers son bureau ; il fit mine d'être occupé à étudier quelques documents. La porte s'ouvrit.

– Vous avez oublié quelque chose, inspecteur ? demanda Dumont d'une voix innocente.

– Non, absolument rien. Je voulais simplement vous faire savoir que votre collaborateur Michel Beaulac est de retour de vacances.

Le Manchot fit un effort pour garder son calme.

– Tant mieux, dans ce cas, il ne tardera pas à se rapporter. Si vous voulez l'attendre, les fauteuils sont très confortables, de l'autre côté.

– Non, je n'ai pas besoin de l'attendre, je le verrai bien avant vous. Beaulac a été arrêté.

– Quoi ?

– Ne craignez rien, Dumont, mes hommes

n'ont pas commis d'erreur cette fois-ci. Ils l'ont pris sur le fait. Il s'est battu avec une fille, une amie de Dorothée Loumier. La fille est dans un triste état, entre la vie et la mort, dans un hôpital. Quant à Beulac, il est blessé lui aussi, mais ça semble moins grave. Si vous aviez collaboré avec moi, j'aurais probablement pu empêcher Beulac de commettre son deuxième attentat. Tantôt, Dumont, vous triomphiez ! C'est curieux comme les rôles se renversent rapidement.

Bernier partit, triomphant. Le Manchot était persuadé que son ex-supérieur avait dit la vérité.

« Maudit Michel ! ne put s'empêcher de murmurer le détective. Il ne m'a pas obéi. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a bien pu faire ? Il faut que je l'aide. »

Mais comment ? Il savait fort bien que, s'il se rendait à la centrale de police, Bernier ne lui permettrait même pas de causer avec son collaborateur. « Il faut que je me calme, que je réfléchisse. »

Il retourna à son bureau et resta de longs moments sans bouger. Tout semblait embrouillé

dans son esprit. Enfin, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique.

– Rita, voulez-vous appeler maître Granger. S’il n’est pas à son bureau, que sa secrétaire le rejoigne tout de suite, je veux lui parler.

Granger était l’avocat qui s’occupait de l’agence. Le Manchot avait enfin compris que c’était le seul homme qui pourrait causer avec Michel, sans que Bernier puisse l’en empêcher. Pendant que la secrétaire tentait de retracer l’homme de loi, Dumont composa un numéro qu’il connaissait bien. Lorsqu’une voix sèche répondit « Police ! », il demanda :

– Escouade des homicides, s’il vous plaît. Quelques instants plus tard, il demandait à parler au détective Marois.

Depuis qu’il œuvrait comme détective privé, Dumont avait eu, à plusieurs reprises, des enquêtes à mener en même temps que les policiers de l’escouade. Chaque fois qu’il avait eu affaire à Marois, les deux hommes s’étaient toujours entendus à merveille. En fait, Marois détestait Bernier, presque autant que le Manchot.

– Ici Marois, fit une voix qu’il reconnut aussitôt.

– Marois, c’est Robert Dumont ! Surtout, ne mentionnez pas mon nom.

– Aucun danger, le lion est absent.

– Je le sais, il sort d’ici. Est-ce vous qui vous occupez de l’enquête sur la mort de Dorothée Loumier ?

Marois était sûrement au courant, car il répondit aussitôt.

– Non, c’est le sergent Jolicœur et André Bachand. Celui-là, vous ne le connaissez pas, il vient à peine d’être muté à notre escouade.

Dumont connaissait Jolicœur. C’était un bon policier, mais les deux hommes n’avaient pas eu l’occasion de travailler souvent côte à côte.

– Jolicœur... je me demande si...

Le Manchot hésitait et Marois se porta à son secours. Il parlait maintenant à voix plus basse, à peine perceptible.

– Je devine pourquoi vous, téléphonez, Robert.

Je viens d'apprendre la nouvelle. Beaulac s'est attaqué à une fille et on le soupçonne même d'avoir assassiné Dorothee Loumier.

– Oui, c'est bien de ça qu'il s'agit. J'en sais très peu sur cette affaire et je voudrais aider Michel.

– Votre assistant a été blessé, fit Marois. J'ignore si on va le conduire à l'hôpital. Laissez-moi causer quelques instants avec Jolicœur et Bachand. Si l'un des deux décide de collaborer avec vous, je vous rappelle.

le Manchot raccrocha. Une vingtaine de minutes, qui parurent des heures, s'écoulèrent ; enfin, la voix de Rita se fit entendre.

– Le détective Marois veut vous parler. Ligne un.

– Merci.

Le policier de l'escouade des homicides expliqua :

– Jolicœur est débordé par l'enquête. Je n'ai pas jugé bon de lui parler de vous, mais j'ai pu causer avec Bachand. C'est un jeune policier,

compétent et ambitieux. Il vous connaît de nom et a une grande admiration pour vous. Si vous pouvez l'aider à avancer, il collaborera. Jolicœur lui a demandé d'aller enquêter du côté de la demeure d'Huguette Tessier. Il peut vous rencontrer dans le coin. Mais faut être très prudents.

Marois, en bon détective, n'avait rien laissé au hasard. Il donna le nom d'un restaurant au Manchot :

– C'est pas loin de la demeure d'Huguette Tessier. Il y a des petits salons particuliers dans ce restaurant. Bachand vous y retrouvera. Mais faites attention de ne pas être vu, Dumont.

– Ne craignez rien, Marois, je ne suis pas un enfant d'école. D'ailleurs, avant de me faire pister et de faire surveiller mon agence, Bernier va d'abord causer avec Michel. Je pars immédiatement. Merci, je vous revaudrai ça.

Le détective raccrocha. Il alla trouver Rita et lui donna des ordres très stricts relativement à l'avocat Granger.

– Si Candy ou Landry appellent, ne leur dites pas ce qui est arrivé à Michel. Qu'ils continuent leur enquête. Quant à Rancourt, s'il téléphone, qu'il laisse un numéro où je pourrai le rejoindre.

Le Manchot sauta dans sa voiture et se rendit au rendez-vous que lui avait fixé le jeune policier.

« Espérons qu'il pourra m'apprendre quelque chose, sinon, je ne sais pas du tout comment je réussirai à aider Michel. Si on l'a capturé la main dans le sac, il n'est pas sorti des griffes de Bernier. »

VII

Madame Berthe

Le rideau s'entrouvrit et un tout jeune homme, grand, mince, à qui on n'aurait pas donné plus de vingt et un ou vingt-deux ans, parut dans la porte.

– Monsieur Dumont ?

Le Manchot déposa sa tasse à café et se leva.

– Vous êtes le détective Bachand ?

– Oui, c'est ça. Je ne puis rester longtemps. Le sergent peut vouloir me rejoindre. Tenez !

Il tendit des feuilles au Manchot.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le rapport complet de l'affaire ; on n'y parle pas de l'arrestation de Beaulac ; sur ce point, je n'en sais pas plus long que vous. J'ai photocopié le rapport à l'insu du sergent. Vous pouvez

l'étudier. J'y ai mis mon numéro de téléphone, chez moi. Si je suis absent, maman prendra le message et je vous rappellerai.

Le Manchot serra la main de ce nouvel allié.

– J'enquête de mon côté, Bachand ! Si j'apprends quelque chose d'important, je vous mettrai immédiatement au courant. Vous pouvez vous fier à moi.

– Je vous fais confiance.

Le jeune policier partit immédiatement, refusant même de prendre un café en compagnie du Manchot. Le détective ne tarda pas lui aussi à sortir du restaurant, à monter dans sa voiture et à retourner rapidement à son agence.

– Rien de nouveau, Rita ?

– Si ! La secrétaire de maître Granger a rappelé. Notre avocat est en train de plaider. Dès qu'il aura un moment de libre, il téléphonera à son bureau.

– Je ne veux pas être dérangé, fit le Manchot. Si Granger appelle, dites-lui de s'occuper tout de suite de Michel. J'ai des documents à étudier.

Donc, aucun appel, compris ?

– Bien, monsieur.

Le Manchot s'enferma dans son bureau et se mit à consulter le rapport préparé par le sergent-détective Jolicœur.

Il y parlait de la découverte du cadavre de Dorothée Loumier, découverte faite par Henri, le concierge de la maison, et par Huguette Tessier. Il donnait des détails sur le désordre qui régnait dans l'appartement de la victime et sur les blessures mortelles infligées à cette dernière.

Sur une autre page, il y avait quelques notes sur le concierge Henri. Son nom était Henri Turpin. Il buvait beaucoup et aimait les femmes ; il n'avait absolument rien entendu et n'avait vu aucune personne suspecte entrer ou sortir de la maison.

Jolicœur avait posé quelques questions à Huguette Tessier. La fille avait dit tout ce qu'elle savait, puis Jolicœur l'avait renvoyée chez elle, lui demandant de ne pas quitter la ville. Au début de l'interrogatoire, Jolicœur avait noté le nom et

l'adresse de la jeune fille, puis il avait demandé à Turpin, le concierge, de sortir. Le sergent ajoutait qu'il était seul avec Huguette quand il avait procédé à cette entrevue, mais qu'il comptait bien la faire venir au poste pour un interrogatoire plus complet.

Enfin, il y avait la transcription d'un assez long interrogatoire que Jolicœur et Bachand avaient fait subir à Muriel Lalande, une fille de joie.

– Tiens, tiens, voilà un nom intéressant : madame Berthe.

Muriel avait même donné l'adresse d'une maison. Elle avait aussi parlé de la fameuse liste.

– Ça concorde avec l'histoire de Rancourt.

Enfin, je commence à y voir clair.

Sa décision était prise. Une seule personne pouvait l'aider : cette dame Berthe, pour qui travaillaient plusieurs filles. Madame Berthe avait mis sur pied un réseau qui semblait fort bien fonctionner. « Une femme très habile, surtout si elle a réussi à dresser la liste de ses clients. »

Mais il ne serait pas facile de rencontrer cette femme ; ça, le Manchot le savait. Non seulement la pègre devait la protéger, mais les policiers pouvaient la surveiller de près.

« Il faut que j'approche de sa maison sans attirer l'attention des policiers. Faut pas qu'on me reconnaisse. »

Il vérifia l'adresse. C'était à quinze minutes de marche du bureau du Manchot, une maison située sur le flanc du Mont-Royal. Il se leva, ouvrit la porte d'une grosse armoire et en sortit des vêtements, une chemise usée à la corde, un vieux veston, des bottines qui étaient loin d'être neuves, des pantalons tachés et troués à quelques endroits et un vieux chapeau. Il prit enfin un petit coffret de bois et se dirigea vers sa salle de bains. Il s'agissait d'une trousse de maquillage qui aurait pu rendre jaloux tout professionnel dans l'art de transformer les visages.

Avec une main sûre, habile, le détective se mit au travail. Une dizaine de minutes plus tard, quelqu'un qui serait entré dans le bureau du Manchot aurait eu de la difficulté à le

reconnaître.

Il avait une barbe de quelques jours, une cicatrice à la joue droite, ses sourcils étaient beaucoup plus épais et ses yeux paraissaient plus petits. Des rides au front et aux commissures des lèvres le vieillissaient de plusieurs années. Ses tempes, légèrement grisonnantes au naturel, étaient maintenant blanches comme la neige. Pour compléter le tout, Dumont ajouta une paire de vieilles lunettes à monture de métal, un modèle qu'on ne trouve plus sur le marché. Une moustache épaisse lui descendait sur les lèvres, cachant une partie de sa bouche. « Parfait ! Avec le chapeau, je n'aurai pas besoin de perruque. »

Il revint dans son bureau, se dévêtit, passa les vêtements et les bottines usés. Cependant, avant d'enfiler le veston, le Manchot enleva sa prothèse qu'il alla déposer précieusement dans la grande armoire. Il endossa le veston, puis il replia et attacha la manche gauche du veston. Enfin, il mit le vieux chapeau sur sa tête et alla jeter un dernier coup d'œil dans le miroir. On l'aurait facilement pris pour un vagabond ou un souillard du Carré

Viger.

Le Manchot retourna à son bureau, communiqua avec Rita et lui apprit qu'il devait sortir.

– Si Candy revient, il y a sur mon bureau un rapport officiel de la police. Qu'elle le consulte avec attention. Je l'ai étudié, il est possible que quelque chose m'ait échappé. Je sors par la porte de derrière. Vous transmettez les ordres à Granger quand il appellera. Ne tentez pas de me rejoindre, Rita, je serai à pied. Si je dois m'attarder plus longtemps que prévu, je vous téléphonerai.

– Entendu !

Le Manchot sortit par la porte donnant sur l'arrière de l'édifice. Il se mêla bientôt à la foule passablement dense qui se presse sur les trottoirs de la partie ouest de la métropole. Le dos courbé, marchant lentement, comme un homme qui souffre de rhumatismes, le détective attirait l'attention de certains passants. Il entendit même une femme murmurer : « Tu as vu ce pauvre vieux. Non seulement il semble dans la misère,

mais il lui manque un bras. »

Enfin, il arriva dans le quartier où se trouvait la demeure de la fameuse madame Berthe. « Hum... à en juger par l'apparence, ce doit être un bordel de grand luxe. »

La maison de deux étages datait de plusieurs années. C'était presque une demeure antique, de celles qui, bien entretenues, ont souvent une valeur marchande beaucoup plus élevée que les bungalows modernes.

Le Manchot s'arrêta au coin de la rue. De cet endroit, il pouvait surveiller la maison. Pour ne pas attirer inutilement l'attention en restant posté à cet endroit, où circulaient passablement de gens, il tendit la main droite, comme un quêteux. Quand quelqu'un passait près de lui, il murmurait d'une voix faible : « La charité, monsieur, la charité, madame. Je suis sans travail. S'il vous plaît, aidez un pauvre infirme. »

Une femme, tenant par la main un enfant de quatre ou cinq ans, voulut passer sans s'arrêter, mais l'enfant la fit stopper.

– Maman, tu as des sous pour le monsieur ?

– Laisse donc faire ça.

– Mais, maman, le monsieur dit qu'il est pauvre et...

La mère grogna en ouvrant son sac.

– S'il fallait s'arrêter pour aider tous les sans-cœur qui sont trop paresseux pour travailler...

Elle glissa deux cents dans la main du Manchot. Mais le petit bonhomme fouillait dans sa poche à la recherche de quelque chose qu'il aurait pu donner.

– Veux-tu t'en venir ? lui cria-t-elle.

L'enfant suivit sa mère en tournant souvent la tête vers le Manchot.

Après avoir passé dix minutes à son poste d'observation, le Manchot était persuadé que la maison n'était pas encore surveillée par la police. Il glissa dans sa poche les quelques pièces qu'il avait amassées et se dirigea lentement vers la luxueuse maison.

Il hésita quelques secondes, puis s'engagea

dans un passage menant à l'arrière de la vieille demeure. « Je ne vais pas sonner à la porte d'une telle maison. »

Il arriva à l'arrière. Tout semblait désert ; aucune voiture n'était garée dans l'entrée. « J'espère que, sentant la soupe chaude, on ne l'a pas abandonnée. »

Il sonna à deux reprises et enfin, la porte s'ouvrit. Le type qui parut n'avait rien de bien rassurant. C'était un colosse de plus de six pieds, qui avait les oreilles en chou-fleur, le nez aplati et une véritable figure de brute. « Sans doute un ancien lutteur, songea le Manchot. »

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda l'homme d'une voix rauque. On n'endure pas les quêtueux dans ce quartier. Crisse ton camp d'icitte, sans ça tu auras affaire à moi, le père ! T'as compris ?

L'homme s'apprêta à refermer la porte. Mais, rapidement, le Manchot glissa son pied dans l'encoignure.

– Je veux parler à madame Berthe.

– Quoi ? Y a pas de madame Berthe ici et tu

fais mieux d'ôter ta sale patte de là, si tu veux pas que je te l'écrabouille.

– J'ai dit que je voulais voir madame Berthe. Je veux lui parler de Dorothée Loumier.

Ce nom eut un effet magique car la pression sur le pied du Manchot cessa brusquement.

– Dorothée Loumier ? Je ne connais personne de ce nom-là.

– Je suis Robert Dumont, détective privé. On m'appelle le Manchot. Madame Berthe devrait me recevoir. Je ne veux pas lui causer d'ennuis, bien au contraire.

Robert Dumont, même s'il était détective privé, était bien vu des membres de la pègre. On le savait droit, honnête, juste et il avait su se créer plusieurs amis parmi les types qui ordinairement fuyaient tout ce qui avait odeur de policier.

– Qui me prouve que vous êtes bien le Manchot ?

Dumont souleva la manche gauche de son veston.

– Crois-tu que je me suis coupé ce bras pour

mon plaisir ?

– Qui vous a donné cette adresse ? demanda l’homme, qui hésitait encore. La police ?

– Non, c’est Bartino, par l’entremise de monsieur Lionel, mentit le Manchot.

Bartino était considéré comme le parrain de la mafia montréalaise et monsieur Lionel, son bras droit, avait rencontré le Manchot à quelques reprises.

Cette fois, le colosse ouvrit la porte.

– Entrez !

Comme le détective franchissait la porte, les mains du colosse le palpèrent rapidement ; il repéra le 45 du Manchot et le lui confisqua.

– Madame Berthe est en voyage, vous tombez fort mal.

– Je ne vous crois pas. Elle n’est peut-être pas ici, mais elle doit se cacher quelque part. Si j’étais à sa place, je ferais de même. Quand deux de ses protégées se font attaquer...

L’homme ouvrit la bouche, mais aucun son

n'en sortit. Il regardait le Manchot, médusé par la surprise. Enfin, il réussit à articuler :

– Deux filles, dites-vous ?

– Comme si vous le saviez pas.

– Écoute, le vieux, quand je dis que je le savais pas, c'est parce que c'est vrai. J'ai entendu parler de la mort de Dorothée Loumier, mais pas plus...

– Et Huguette Tessier ?

– Huguette Tessier, connais pas ! dit le colosse en haussant les épaules. C'est la première fois que j'entends ce nom-là. Si te penses de me faire marcher avec tes histoires à dormir debout...

– Huguette Tessier était l'amie de Dorothée et elle a déjà travaillé pour madame Berthe, s'empressa d'ajouter le Manchot. Tu ne la connais peut-être pas, mais elle semblait en savoir long sur une certaine liste...

Le colosse, qui semblait être seul dans la maison, prit une décision.

– Bouge pas d'ici. Je garde ton arme. Et je te préviens, essaie pas de me jouer des mauvais

tours, tu le regretterais !

Il s'éloigna dans le couloir ; quelques secondes plus tard, Dumont entendit une porte se refermer. Deux ou trois minutes s'écoulèrent puis le colosse reparut.

– O.K. ! Madame Berthe va te recevoir. Mais tu vas obéir sans poser de questions, compris ?

– Je ne demande pas mieux. Elle a autant besoin de moi que j'ai besoin d'elle.

– Ça, c'est loin d'être sûr. Nous autres, les gars qui frayent avec les chiens, on peut pas les sentir.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda le Manchot, impatienté. Vous me conduisez chez madame Berthe ?

– Les nerfs ! C'est pas moi qui va te conduire à elle. Une voiture va te prendre.

– Vous allez me remettre mon arme ?

Le colosse jeta un coup d'œil sur le 45. Il hésitait. Cette arme semblait lui faire peur.

– Je la donnerai à ceux qui viendront te

chercher. Ils devraient pas tarder.

L'homme avait raison. À peine cinq minutes plus tard, une voiture s'engageait dans l'allée à gauche de la maison. Deux hommes en descendirent et se dirigèrent vers la porte de derrière. Le colosse, les attendait et leur ouvrit aussitôt.

– Alors, où est Dumont ?

Le colosse montra l'homme vêtu de guenilles.

– C'est lui !

– T'es fou, Ernie ? fit l'un des hommes. C'est pas parce que ce quêteux est manchot que tu dois croire qu'il est détective privé. Moi, le vrai Manchot, je l'ai déjà rencontré et c'est pas lui.

– Vous permettez ?

Dumont glissa la main dans sa poche arrière, sortit son portefeuille et montra une carte d'identité.

– Quand je dois me rendre dans une maison louche comme celle-ci, je préfère changer d'apparence.

– O.K. le finfin ! Viens avec nous, fit rudement le comparse du type qui avait mis en doute l'identité de Dumont.

– Je l'ai désarmé, ajouta le colosse en tendant le 45. Il voulait ravoir son arme mais j'ai préféré vous attendre.

– T'as bien fait, Ernie ! Madame Berthe décidera ce qu'elle doit faire.

Les deux hommes conduisirent le Manchot à la voiture. On le fit asseoir à l'arrière. L'un des deux hommes monta près de lui tandis que l'autre s'installait derrière le volant.

– Mets ces lunettes fumées, ordonna le type assis près du Manchot.

Les lunettes étaient grosses et fermées sur les côtés. Elles couvraient entièrement les yeux.

– Hé, je ne vois rien avec ça !

– On le sait. Pourquoi crois-tu qu'on te les fait porter ? Tu fais mieux de ne pas chercher à les enlever.

Après une dizaine de minutes, au cours desquelles la voiture avait roulé lentement et

stoppé fréquemment, le conducteur accéléra ; le Manchot comprit qu'on avait quitté la Métropole.

– Vous en prenez des précautions inutiles.

– Nous autres, on obéit et on pose pas de questions. Alors, fais donc la même chose et ferme ta gueule.

Pourtant, malgré les voix rudes des deux hommes, Dumont se sentait en parfaite sécurité. Dans le Milieu, on ne se débarrasse jamais d'un homme dont la disparition causerait plus d'ennuis qu'elle ne rendrait service.

Enfin, la voiture stoppa ; on fit descendre le Manchot et en le tenant par le bras, on le conduisit jusqu'à la porte d'une maison.

– Attention à la marche !

Ils entrèrent. Le Manchot entendit la porte se refermer.

– Tu peux ôter tes lunettes, ordonna l'homme.

Le détective regarda autour de lui. Il était dans une vieille maison de campagne. Les murs étaient de bois, le plancher craquait lorsqu'on faisait un pas. Les meubles, plutôt rares, devaient avoir une

certaine valeur chez les antiquaires.

– Entre dans le salon et assis-toi.

Un vieux tapis cachait le bois mal entretenu du plancher. Comme meubles, il n’y avait que deux fauteuils anciens au dossier très haut et une causeuse. Au centre de la pièce, une table à café en bois, beaucoup plus moderne que le reste, cadrerait mal dans le décor.

Un des hommes s’appuya sur le cadrage de la porte. L’autre avait disparu.

– Madame Berthe sera ici dans quelques secondes. Je te préviens, Manchot, si elle décide de causer seul à seul avec toi, nous autres, on sera pas loin.

– Je ne vois pas du tout ce que vous avez à craindre de moi.

– Nous autres, on « truste » personne.

Madame Berthe parut dans la porte. Il était difficile de dire son âge avec certitude. Elle pouvait avoir quarante-cinq ans comme soixante. Grande, mince, beaucoup trop maquillée pour être belle, possédant des formes que les divers

soutiens rendaient encore passablement aguichantes, madame Berthe attirait surtout les regards par sa coiffure excentrique, par ses cheveux d'un rouge flamme et par les bagues énormes qu'elle portait presque à tous les doigts.

Elle regarda le Manchot d'un air dédaigneux et déclara d'une voix grave :

– On m'avait dit que vous étiez un homme élégant, le genre qui plaît aux femmes. Je ne vois pas ce qu'on vous trouve.

Le Manchot avait enlevé son chapeau ; on pouvait voir la trace laissée par le maquillage dans ses cheveux.

Madame Berthe alla s'installer dans la causeuse, remonta légèrement sa robe et croisa ses jambes. Elle possédait de fort jolies jambes, que bien des filles de vingt ans auraient pu lui envier.

– Pourquoi enquêtez-vous sur la mort de Dorothée Loumier ? demanda-t-elle en allumant une cigarette.

– Si ça ne vous fait rien, madame, c'est moi

qui poserai les questions. Et puis, si j'ai demandé un entretien avec vous, ce n'est pas pour être entendu par le dernier des voyous.

– Dis donc, fit l'homme dans la porte, tu fais mieux de surveiller tes paroles, sans ça, je vais te les faire avaler, moi.

Madame Berthe fit un signe de la main. Le Manchot remarqua alors qu'elle avait de nombreuses rides sur la main, signe qu'elle était plus âgée qu'elle ne le paraissait.

– Laisse-nous, murmura-t-elle.

– Avant qu'il ne sorte, demandez-lui donc de me remettre mon arme. Ne craignez rien, je ne m'en servirai pas.

Madame Berthe se leva et se dirigea vers la porte. Elle avait encore une démarche très gracieuse. « Plus jeune, elle devait être très belle » songea le Manchot.

Elle tendit la main au type, debout devant la porte.

– Donne le revolver. Surtout, recommanda-t-elle avant de fermer la porte, ne vous éloignez

pas.

Jouant nonchalamment avec le revolver du Manchot, elle vint se placer devant le fauteuil où le détective avait pris place.

– Quel âge me donnez-vous ? demanda-t-elle brusquement, il paraît que vous connaissez bien les femmes !

– Madame, vous me placez dans une situation délicate, répondit habilement le Manchot. Si je vise trop bas, je passerai pour un vil flatteur ; si je vous donne un âge trop avancé, je passerai pour un crétin.

– Allez-y quand même.

– Lorsqu'une femme pose une telle question, c'est qu'elle est beaucoup plus âgée qu'elle ne le paraît. À première vue, on peut vous donner... tout au plus, 50 ans. Mais vous devez avoir aux environs de 55 ans. Je me trompe ?

Elle esquissa un sourire et avec grâce retourna s'asseoir dans la causeuse.

– J'aurai 67 ans en mars prochain.

Devant l'air surpris et incrédule du Manchot,

elle ajouta :

– Ce n'est pas tout, j'adore encore faire l'amour et ce, presque tous les jours. Maintenant, si vous le voulez bien, revenons aux choses sérieuses. Qu'attendez-vous de moi ?

– Vous avez écouté les dernières nouvelles ?

– Je sais qu'une bonne amie à moi a été assassinée et je crains que ça ne me cause certains ennuis.

Le Manchot lui apprit alors la tentative d'assassinat contre Huguette Tessier. Elle n'en savait absolument rien.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, tout à l'heure ! Pourquoi enquêtez-vous sur la mort de Dorothee ?

– Vous avez déjà entendu parler de Michel Beaulac ?

La vieille dame chercha dans ses souvenirs.

– Ce nom me dit quelque chose, mais ce n'est pas un de nos cli... un de nos amis réguliers.

– Michel Beaulac est mon assistant. Pendant

un certain temps, il a travaillé pour monsieur Lionel, le bras droit de Bartino ; je suppose que ces deux noms vous disent quelque chose ?

Entre les deux se jouait une véritable partie d'échecs, une sorte de jeu du chat et de la souris. Elle ne répondit pas à la question du Manchot.

– Que vient faire Michel Beaulac dans cette affaire ?

– Il a déjà très bien connu Dorothée Loumier. Ces derniers temps, elle a cherché à rencontrer Michel. Pour des raisons trop longues à vous expliquer, il a refusé. Dorothée a été tuée. Les policiers ont appris qu'elle cherchait à voir Beaulac...

– Et ces idiots, comme toujours, ont tiré trop rapidement leurs conclusions. Je connais leurs méthodes de travail ; je ne suis pas née d'hier et j'ai souvent eu des démêlés avec eux.

– Ce n'est pas tout. Michel a été vu à l'appartement d'Huguette Tessier.

Le Manchot ne disait pas toute la vérité ; de toute façon, puisqu'elle ignorait l'attentat contre

Huguette, il pouvait se permettre de taire certains détails.

– Si nous allions directement au but, demandat-elle brusquement, impatientée. Que désirez-vous savoir de moi ?

– J’ai également d’autres clients. Je puis vous en nommer quelques-uns : Eugène Rancourt, le notaire Léopold Leblanc, le financier Gregory Smith...

Ces noms produisirent beaucoup plus d’effet que l’annonce de l’attentat contre Huguette Tessier.

– Vous dites qu’ils sont vos clients ?

– Oui. Ils désirent que je mette la main sur une certaine liste que vous possédez.

Elle se pinça les lèvres et les rides qui apparurent brusquement aux coins de sa bouche la vieillirent d’un seul coup.

– Jamais ! Cette liste on ne la trouvera jamais. Je la garde précieusement. C’est une arme terrible que je possède.

– Justement ! À cause de cette liste, deux

meurtres ont été commis.

– J’avais confiance en Dorothée, avoua madame Berthe. J’ai trop parlé, j’ai eu le malheur de lui dire où je conservais cette fameuse liste ; je sais qu’elle en a fait une copie. L’a-t-elle recopiée, ou photographiée ? Je l’ignore. Mais une chose est sûre : elle la possédait et s’en servait pour faire chanter les clients.

Le Manchot se leva lentement. Déjà, plusieurs minutes s’étaient écoulées et il ne savait pratiquement rien de plus ; du moins, rien qui pouvait aider Michel.

– Écoutez, nous sommes seuls. Si vous me parliez quelque peu de vos activités. Ça restera entre nous. Si Bartino ou encore monsieur Lionel me font confiance, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez.

Elle fut un long moment sans parler. Elle jouait nerveusement avec ses bagues.

– J’ai toujours su aider et protéger les filles qui avaient une certaine classe. Sans moi, plusieurs d’entre elles seraient encore à faire le trottoir. Si

je vous disais qu'il y en a même qui ont su, par mon entremise, se dénicher un bon époux et qui sont à présent heureuses...

Le Manchot ne répondit pas. Il avait appris à ne jamais interrompre un témoin qui se lançait sur la voie des confidences.

– Certains hommes riches sont prêts à payer de jolies sommes pour obtenir un rendez-vous avec des filles qui leur plaisent. Tout ce qu'ils demandent, c'est la discrétion. Ils veulent à tout prix éviter le scandale. Avec les années, j'ai appris à me créer une clientèle régulière. Les hommes se croient toujours très jeunes et se fatiguent des femmes qui commencent à vieillir. Alors, pour satisfaire ces messieurs, je leur présentais mes élèves. Mais il a fallu que je devienne de plus en plus prudente. Tout dernièrement, des groupes se sont formés qui veulent nous rendre la vie impossible. C'est alors que j'eus l'idée de demander à des amis d'enquêter sur chacun des clients. Mes amis les ont suivis. J'ai investi dans cette entreprise beaucoup de temps et d'argent. J'ai réussi à

identifier une vingtaine de clients ce qui, pour moi, était suffisant.

Elle éclata de rire.

– Vous auriez dû voir la tête du notaire Leblanc, qui s’est toujours fait appeler monsieur Dubois, lorsque je lui ai dit, au téléphone : « Entendu, monsieur le notaire, mon amie sera au rendez-vous ! » Tout de suite, il a voulu savoir ce qui me faisait supposer qu’il était notaire. Vous savez ce que je lui ai répondu ?

Elle prit une attitude comique et changea même sa voix pour déclarer :

– Excusez-moi, je fais erreur ! c’est sans doute parce que vous ressemblez tellement au notaire Léopold Leblanc ! Dès le lendemain, il me téléphonait à nouveau. Il était dans ses petits souliers, je vous le jure ; il craignait les indiscretions. Je l’ai rassuré : sa véritable identité, j’étais la seule à la connaître. Il n’avait rien à craindre.

Elle avoua cependant :

– Je me suis servie de l’influence de certains

de mes clients pour obtenir la protection nécessaire pour exercer en toute liberté mon métier d'entremetteuse. Mais, je puis vous jurer, Manchot, que jamais je n'ai demandé d'argent à ces hommes. De petits services, soit, mais pas plus.

Le Manchot, qui ne voulait pas perdre trop de temps, résuma rapidement la situation :

– Vous possédez donc un réseau de filles qui travaillent pour vous. Vous leur fournissez des clients fortunés. Pour mieux vous protéger, vous parvenez, par des moyens détournés, à établir la véritable identité de ces clients. Vous dressez une liste secrète qui peut vous être fort utile en temps et lieu ; or, une de vos filles entre en possession d'une copie de cette liste. Vous voulez récupérer cette copie, vous la menacez, vos amis se rendent à son appartement. Elle refuse de parler, on veut l'y forcer et il arrive ce qui est arrivé.

– Oh non ! Je n'ai même jamais parlé de cette liste avec Dorothée, je n'ai pas eu le temps de le faire. Je l'aurais forcée à me la remettre. Ce sont quelques-uns de mes clients qui m'ont prévenue

qu'une fille voulait les faire chanter. Mais j'ignorais qui elle était. J'ai réuni toutes mes filles et je les ai mises en garde : « Celle qui m'a volé cette liste devrait me la rendre. Si elle refuse, je finirai bien par découvrir qui elle est et, ce jour-là, ce sera tant pis pour elle. Dites-vous bien que je ne suis pas la seule à chercher à découvrir la vérité. Je connais certains hommes d'affaires, parmi vos clients, qui sont prêts à payer le gros prix pour éliminer cette fille. Alors, je lui conseille de tout me dire. On passera l'éponge, on oubliera tout. Vous voyez que je suis généreuse. » Pourtant, mon petit discours n'a rien donné. Dorothee j'ignorais que c'était elle à ce moment-là – a cru que jamais je ne pardonnerais. Elle devait avoir très peur. C'est probablement pour se faire protéger qu'elle a cherché à entrer en contact avec Michel Beaulac.

Le détective revint s'asseoir dans le fauteuil, presque en face de madame Berthe.

– Dorothee travaillait pour moi depuis au moins trois ans, poursuivit-elle. La police l'apprendra sûrement. Pour éviter des tas

d'ennuis, j'ai préféré m'éloigner. Quant à mes amis haut placés, ils me seront très utiles en temps et lieu.

– Et Huguette Tessier ? demanda Dumont.

– Nouvelle dans le métier. De temps à autre, quand nous avons un surplus de clients, je lui téléphonais. Dorothée me l'avait recommandée et les quelques clients qui sont sortis avec elle ont paru satisfaits. Mais avant d'en faire une... disons, une employée régulière, j'aurais demandé à mes hommes de mener une petite enquête sur elle. Je ne néglige jamais rien, Manchot.

Le détective, après avoir réfléchi, tenta d'en apprendre davantage :

– Celui... ou celle qui a fait tuer Dorothée n'a probablement pas mis la main sur la copie de la fameuse liste. On a fouillé la chambre de fond en comble. Selon vous, où cette liste peut-elle être cachée ?

– Je l'ignore, répondit madame Berthe avec un léger haussement d'épaules. Dorothée était une fille rangée. Pas d'amant régulier, elle ne se

droguait pas, jamais elle ne recevait de visiteurs à son appartement. Contrairement à quelques-unes de mes « élèves », elle ne cherchait pas à prendre de rendez-vous sans passer par moi. Non, j'ignore complètement où peut être cette liste. Elle avait pensé faire un coup de maître en obtenant une copie, mais elle s'est prise à son propre jeu. Elle aurait sans doute demandé à Beulac de mettre cette liste en lieu sûr. Selon moi, l'assassin a probablement cru qu'elle l'avait remise à Huguette Tessier. Moi, je n'en crois rien. Les deux filles se voyaient peut-être de temps à autre, mais pas souvent. Pourquoi l'assassin a-t-il fait un rapprochement entre Dorothée et Huguette ? Ça, je ne puis le comprendre.

Le Manchot décida, alors de lui faire part de ses conclusions.

– Certains hommes d'affaires se sont sentis menacés. Ils ont communiqué entre eux. Vous le dites vous-même, ils sont puissants. Ils ont fait mener une enquête, ils ont su que c'était Dorothée qui voulait exercer ce chantage. Ils ont

alors chargé des tueurs à gages de s'emparer de la liste.

– Non, vous faites erreur, protesta aussitôt madame Berthe en se levant. Je crois, tout comme vous, que c'est un de mes clients qui est au fond de cette affaire. Mais il n'a pas engagé de tueur à gages. Il a fait le travail lui-même.

– Avez-vous, parmi vos clients, un type riche qui aurait des tendances... bizarres, et qui serait capable de martyriser une fille sans défense ?

– Je ne crois pas. Chose certaine, si on avait voulu payer quelqu'un du Milieu pour s'occuper d'une de mes filles, j'aurais été la première prévenue. On me connaît, on sait que j'ai toujours marché droit et on n'oserait pas me jouer dans le dos.

– Pourtant, madame Berthe, j'ai causé avec des policiers et c'est vous qu'on soupçonne d'être la grande coupable dans cette affaire. Selon les enquêteurs, Dorothee risquait de faire crouler tout votre échafaudage, avec son chantage idiot. Alors, on fera tout pour vous accuser de meurtre.

Madame Berthe était de plus en plus nerveuse. Le Manchot avait touché juste. C'est exactement ce qu'elle craignait le plus. Si les policiers portaient contre elle des accusations précises, ses fameux amis, si puissants, l'abandonneraient, à son sort ; ça, elle le savait.

– D'ici quelques heures, madame Berthe, j'aurai une réunion avec la majorité des hommes qui sont sur la fameuse liste. Je tâcherai de démêler tout ça, de connaître la vérité. Oh, je sais, ce ne sera pas facile de les faire parler. Mais si vous deveniez l'élément-surprise ? Si vous arriviez au beau milieu de la réunion, j'ai l'impression que ça pourrait délier bien des langues.

– C'est le monde à l'envers, déclara-t-elle en esquissant un sourire. Moi, madame Berthe, je vais collaborer avec les policiers.

– Je ne suis pas directement de la police.

– C'est bien pour ça que j'accepte votre proposition. Quand a lieu cette réunion ?

– Je l'ignore, mais ce sera le plus tôt possible.

Où puis-je vous rejoindre ?

– Je vais vous laisser un numéro de téléphone, c'est... très personnel. Vous pourrez m'appeler là, au sujet de cette réunion... ou si, parfois, vous vous ennuyez. Je sais que vous êtes seul et que vous devez trouver le temps long.

Elle appuya sur une sonnette, la porte s'ouvrit bientôt.

– Vous avez sonné, madame ?

Le Manchot se retourna. La jeune fille qui venait de paraître dans la porte était dans la vingtaine. Elle portait un costume de bonne, très court. La jupe lui couvrait à peine les cuisses et la blouse était si décolletée qu'on voyait presque entièrement ses seins plantureux.

– Sylvette, monsieur Dumont est un ami.

– Ah !

L'accoutrement du Manchot devait sûrement surprendre la jeune fille.

– Il ne faut pas te fier aux apparences. C'est un déguisement.

– Je me disais, aussi !

La jeune fille s'était approchée du Manchot. Elle était presque sur lui.

– Monsieur n'a qu'à demander ce qu'il désire, je serai là pour le servir.

Elle se pencha légèrement, permettant aux yeux du Manchot de s'insinuer encore plus profondément dans le décolleté.

– Si vous avez quelques moments, Manchot, vous pouvez suivre Sylvette, déclara madame Berthe en esquissant un large sourire. Je suis certaine que vous ne le regretterez pas.

– Oh, je vous crois sur parole. Mais j'ai beaucoup à faire, comme vous devez vous en douter.

– Alors, disons que ce sera partie remise ? fit madame Berthe.

– C'est ça.

La jeune, jolie et statuesque Sylvette glissa ses mains autour du cou du Manchot, frotta voluptueusement son corps contre celui du détective et murmura à son oreille :

– Je vous attendrai.

Elle l’embrassa sur la joue et allait s’éloigner lorsque le Manchot l’arrêta.

– Madame Berthe, je ne me vois pas retourner à mon bureau en taxi dans cet accoutrement. Alors, si mademoiselle Sylvette prévenait vos deux chiens de garde qu’ils doivent me reconduire, ça me rendrait service.

– Vous avez compris, Sylvette ? Dites à Gérard de venir.

Pendant que la jeune Sylvette faisait son petit numéro de charme, madame Berthe s’était approchée de la table et avait écrit quelque chose sur une petite carte.

– Tenez, voici mon numéro privé.

– Merci, fit le Manchot en prenant la carte. Maintenant, mon revolver ! Je crois que vous n’en aurez pas besoin.

Elle prit le 45 et le tendit au Manchot.

– Je n’ai jamais eu à me servir d’une arme, dans ma vie, Manchot.

– Et moi, rarement.

Gérard, le chauffeur de la voiture qui avait conduit le Manchot chez madame Berthe, parut dans la porte ; il sursauta en apercevant le Manchot, revolver au poing.

– Du calme, fit madame Berthe. C'est inconcevable comme les hommes sont nerveux. Je ne cours aucun danger, Gérard. Prenez la voiture et ramenez monsieur Dumont à Montréal.

– Avant que le Manchot ne sorte, madame Berthe, telle une grande dame, tendit le bout de ses doigts au Manchot.

– Au plaisir de vous revoir, cher ami.

Le Manchot lui baisa la main et, en sortant de la maison, il se surprit à murmurer : « Il n'y a pas à dire, c'est une vieille putain qui a de la classe. »

VIII

Interrogatoire inutile

Michel Beaulac était chanceux de s'en tirer avec une simple migraine. On le conduisit à l'hôpital et, après examen, on lui fit deux points de suture pour fermer sa blessure ; puis, on le remit entre les mains des policiers après lui avoir fait avaler quelques cachets d'aspirine.

– Où me conduisez-vous ?

– Au poste. J'ai l'impression qu'on ne te remettra pas en liberté de sitôt, Beaulac. Heureusement que cette fille ne t'a pas frappé plus durement avec le tisonnier, tu aurais pu y laisser ta peau.

– Mais quelle fille ? demanda Beaulac.

Les policiers éclatèrent de rire.

– Il joue à l'innocent. Depuis qu'il ne fait plus

partie de la police, il a dû suivre des cours de comédie.

Les policiers prirent un malin plaisir à se moquer de leur ex-confrère.

Une fois au poste, on enferma Michel dans une cellule, malgré ses protestations.

– Vous n’avez pas le droit de m’arrêter sans motif. Je veux voir mon avocat. Vous êtes obligés de me laisser téléphoner...

– T’inquiète pas, Beaulac, on connaît la loi tout comme toi. Tu pourras appeler qui tu voudras, tantôt.

Pendant une dizaine de minutes, sans qu’on s’occupe de lui, Michel resta seul dans la cellule. Enfin, deux policiers, en uniforme, parurent.

– Tu viens avec nous ! Le sergent a quelques questions à te poser.

Michel avait tellement mal à la tête qu’à chaque pas qu’il faisait il craignait que son cerveau n’éclate. On le poussa dans une petite pièce qu’il connaissait bien : la salle d’interrogatoire.

Deux hommes en civil parurent. L'un s'avança vers Michel pendant que l'autre refermait la porte.

– Je suis le sergent-détective Jolicœur. Vous savez que votre patron, Robert Dumont, et moi avons déjà travaillé ensemble ?

– Je veux téléphoner à mon avocat.

– Mais oui, Beaulac, on va vous laisser appeler. Pour le moment, ce n'est qu'une courte entrevue. Pourquoi déranger un homme de loi ? Nous ne portons aucune accusation contre vous !

– Qui est celui-là ? demanda Michel, en désignant l'autre policier, qui ne disait mot.

– Détective Poitras, grogna l'homme, passablement plus âgé que le sergent Jolicœur.

– Comme vous voyez, nous ne prenons aucune note et nous ne vous ferons signer aucun document, continua Jolicœur.

– Torrieu, me prenez-vous pour un cave ? cria Michel. Tout ce qu'on dit est enregistré. Vous oubliez que j'ai fait partie de la police, moi ?

Il porta brusquement la main à son front en

grimaçant.

– Vous avez mal, n'est-ce pas ? dit Jolicœur.
On va vous apporter des cachets...

– Je vous ai rien demandé.

Jolicœur avait fait asseoir Michel et se tenait debout, devant lui. Le jeune détective privé était obligé de lever la tête pour pouvoir voir son interlocuteur.

– Racontez-nous ce qui s'est passé à l'appartement d'Huguette Tessier.

– Je veux téléphoner à mon avocat.

– Vous avez voulu questionner cette fille, la faire parler sur une certaine liste, elle a refusé et vous avez perdu la tête.

– Je veux parler à mon avocat.

– Nous avons téléphoné au Manchot pour vous, il se charge de tout. Vous ne lui faites pas confiance ?

– Je veux téléphoner à mon avocat.

– Depuis quand connaissiez-vous Huguette Tessier ?

– Je veux téléphoner à mon avocat.

– Et si on parlait un peu de Dorothee Loumier...

– Je veux téléphoner à mon avocat.

– Tu vois bien que c'est inutile, Jolicœur, s'écria Poitras, qui perdait patience. Il ne dira pas un seul mot. Je ne sais pas ce qui me retient de... Il avait les poings serrés et était prêt à bondir sur Michel.

– Beaulac, ne nous obligez pas à nous servir des grands moyens, reprit Jolicœur. On pourrait vous accuser d'avoir résisté à la police et on vous garderait plus longtemps.

« Les salauds, pensa Michel. Ce sont eux qui vont me frapper, puis ils m'accuseront d'avoir voulu me battre. »

Mais il s'en tint à son leitmotiv :

– Je veux voir mon avocat. Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit. Deux hommes parurent sur le seuil. Michel les connaissait. L'un d'eux était l'inspecteur Bernier,

un homme qu'il détestait souverainement, car il était le principal responsable de son renvoi de la police officielle.

Quant à l'autre, il s'avança vers lui la main tendue :

– Salut, Beaulac, comment allez-vous ? Vous désirez me voir ?

Pour éclairer les deux enquêteurs, il ajouta :

– Je suis Philippe Granger, conseiller juridique de l'agence « Le Manchot ».

*

Rita Michaud, la secrétaire, sursauta en voyant entrer un gueux qui n'avait rien de bien rassurant.

– Qu'est-ce que vous désirez, monsieur ? Sans lui donner le temps de répondre à sa question, elle ajouta : ici, c'est une agence de détectives privés.

Juste à ce moment, Candy, qui se trouvait près de la secrétaire, éclata de rire :

– Comment ? fit-elle en s'adressant à Rita, vous l'avez pas reconnu ? Félicitations, Robert, c'est un fameux déguisement.

– Comment as-tu deviné que c'était moi ? demanda le Manchot, déçu.

– Simple déduction : Les quêtoux n'ont pas l'habitude de se présenter chez nous, en particulier les quêtoux manchots. Comme ça, pendant que nous, on travaille, vous vous amusez à aller à une mascarade ?

– Sois donc sérieuse, Candy ! J'aime la plaisanterie, mais pas quand la situation est grave.

Il se dirigea vers son bureau. Candy voulut le suivre.

– Vous vouliez me voir ?

– Tantôt ! je vais d'abord me changer ; et puis, j'ai besoin de réfléchir. Du nouveau, Rita ?

– Oui ! Michel n'est pas en danger. Il est détenu au poste de police. Granger est allé le retrouver. Il y a également un monsieur Édouard Verron qui désire vous voir.

– Remettez ce rendez-vous à plus tard.
Annulez ceux que j'ai déjà pris et...

– Monsieur Verron veut justement vous voir à propos de l'assassinat de Dorothee Loumier, coupa Rita. Il est l'organisateur d'un mouvement qui lutte contre les prostituées.

Dumont prit le papier sur lequel elle avait inscrit le numéro de téléphone de Verron.

– Oui, je me souviens d'avoir lu son nom dans le rapport de Jolicœur. Je lui téléphonerai tantôt. Pas de nouvelles d'Eugène Rancourt ?

– Aucune.

Après s'être changé et s'être démaquillé, le Manchot s'installa à son bureau et se plongea dans la lecture du dossier du sergent-détective Jolicœur. Il voulait savoir qui était exactement Édouard Verron et quel rôle il avait joué dans cette affaire. Il prit le temps de relire le rapport en entier.

– J'aurais dû y penser plus tôt ! s'écria-t-il soudain. À présent, je sais qui a tué Dorothee, mais j'ignore cependant qui l'a payé pour le faire.

Il ordonna à Candy de le rejoindre tout de suite. Lorsque la jolie blonde fut devant lui, le Manchot déclara :

– Je vais te confier une mission excessivement difficile et dangereuse.

– Bravo ! j'adore ça.

– Je le sais, mais je veux que tu sois très prudente. C'est avec un assassin que tu vas traiter. Il a déjà tué une prostituée, s'est attaqué à une deuxième et...

– Dites donc, ai-je l'air d'une de ces filles ? s'écria Candy, faisant mine d'être très offusquée. Vous pensez que cet homme pourrait m'attaquer ?

Le Manchot laissa éclater sa colère :

– J'en ai assez de tes bouffonneries ! Je vais confier cette enquête à quelqu'un d'autre. On dirait que tu ne te rends pas compte de la gravité de la situation. Michel peut être accusé d'un meurtre et d'une tentative de meurtre. Il a été pris presque la main dans le sac.

Candy, toute penaude, avait penché la tête.

– Vous le croyez toujours coupable ?
demanda-t-elle faiblement.

– Mais non, puisque je te dis que je viens de comprendre la vérité ; du moins, je le crois. Mais je n'ai aucune preuve. Il faut pourtant que ce soit ça, je ne vois pas d'autres solutions... Il ajouta cependant, en frémissant légèrement : En fait, il en existe d'autres et, si je me trompe, nous ne sommes pas sortis du bois.

Il expliqua alors clairement sa mission à Candy. Puis, il lui dit :

– Si je pouvais quitter le bureau, je m'en occuperais personnellement. Mais je dois voir ce Verron, j'attends l'appel de Rancourt pour organiser la fameuse réunion des hommes d'affaires, Granger doit me donner les dernières nouvelles à propos de Michel et, enfin, Yamata doit bien se demander ce qui arrive. Il faut la rassurer. Comme tu vois, il m'est impossible de quitter le bureau.

– Comptez sur moi, Robert. Je vous promets d'accomplir du bon boulot.

– Tu me téléphoneras avant la fin de ton entrevue ! J'aurai peut-être des ordres à te transmettre.

Une fois Candy partie, le Manchot demanda à Rita de rejoindre Verron et de le faire venir à son bureau le plus tôt possible.

Entre temps, Eugène Rancourt téléphona. Il avait réussi à communiquer avec plusieurs hommes d'affaires. Mais tous, sans exception, avaient hésité avant d'accepter la réunion. Tous craignaient que les éclaboussures d'un scandale ne salissent leur vie privée.

– La réunion ne peut se tenir avant dix heures du soir. Ces hommes sont tous très occupés, vous savez. De plus, ils ne veulent pas se rendre à votre bureau. Si on les voyait entrer, on se poserait des questions.

– Bon ! dans ce cas, retenez un salon privé dans un grand hôtel et rappelez-moi pour m'indiquer l'endroit. Quand vous communiquerez avec vos amis, dites-leur bien que je veux tous les voir là. Leur absence deviendrait très suspecte.

– Entendu !

Yamata, l'amie de Michel, s'était rendue chez une amie et, de là, elle avait appelé au bureau. Elle était fort inquiète. Elle avait appris par la radio que Michel avait été blessé en se battant avec une femme qui reposait présentement entre la vie et la mort. De plus, on avait parlé de cette fille comme étant l'amie d'une prostituée, fréquentée par l'assistant du Manchot.

Dumont rappela la Japonaise pour la rassurer.

– Michel n'a été que légèrement blessé. Il n'est pas arrêté, la police veut savoir ce qui s'est passé, c'est tout.

– Mais cette fille, cette prostituée, dit Yamata. Je ne veux pas me montrer jalouse, mais est-ce vrai que Pitou la fréquentait ?

– Mais non, il l'a connue il y a quelques années. Tout ce que je vous demande, Yamata, c'est de rester calme, de ne pas vous en faire avec cette aventure. Tout s'arrangera, je vous en donne ma parole.

À ce moment précis, une sonnerie se fit

entendre. Le Manchot avait un visiteur.

– Édouard Verron est arrivé, fit la secrétaire.

Le Manchot poussa un soupir de soulagement. Verron lui permettait de mettre fin à cette conversation plutôt délicate.

– Je dois vous quitter, Yamata, j’ai quelque chose dans le bureau. N’appellez pas ici inutilement, ne tentez pas de rejoindre Michel : vous ne feriez que compliquer la situation qui est déjà assez embrouillée comme ça. Je compte sur vous.

Lorsque Verron entra dans son bureau, le Manchot se rendit immédiatement compte qu’il était excessivement nerveux. Très pâle, il ne pouvait réprimer un léger tremblement des mains. On aurait dit un homme malade ou encore un ivrogne, le lendemain d’une bonne cuite.

Il se précipita immédiatement vers le détective.

– Monsieur Dumont, vous devez nous aider. Les policiers peuvent m’accuser de meurtre. Ils sont capables d’arrêter d’honnêtes mères de famille qui ne désirent que le bien de leurs

enfants. Est-ce notre faute si la ville est corrompue, si nos jeunes se laissent entraîner sur la pente du vice ? Les exemples se multiplient chaque jour : les gros salaires des danseuses nues, le train de vie des filles qui se vendent, le plaisir factice des drogués. Et, dans tout ça, nos policiers ne font rien pour...

– Écoutez, Verron, dit le Manchot en se levant. J'ai autre chose à faire que d'écouter vos beaux discours. Gardez-les pour vos assemblées. Vous voulez mon avis ? Je trouve ridicule que vous entraîniez un groupe de dames d'un certain âge à entrer en lutte contre la pègre. Vous n'avez aucune chance de gagner. Au lieu d'essayer de réparer les pots cassés, vous feriez beaucoup mieux d'enseigner à ces femmes comment élever leurs enfants. Je gage que la plupart d'entre elles sont contre les cours de sexologie qu'on donne dans les écoles.

– Et comment ! s'écria Verron. Il y a déjà assez de revues pornographiques et de films cochons à la télévision sans que de supposés professeurs enseignent en plus à des enfants

comment faire l'amour.

– Qu'attendez-vous au juste de moi ? demanda Dumont qui voulait mettre rapidement un terme à cette entrevue.

– J'ai écouté la radio. Je sais que c'est votre assistant qui a tué cette fille ; mais, vu que vous êtes un ex-policier, on vous protégera et...

– Oh, un instant, Verron ! Vous allez beaucoup trop loin. Michel est innocent.

– C'est vous qui le dites ! Oh, je ne suis pas inquiet. Avec la protection que vous avez, vous saurez le tirer de là. Mais, moi, les autres hommes qui ont encore du respect et ces mères de famille qui veulent faire le grand nettoyage, nous sommes d'innocentes victimes. Nous savons bien que les policiers se tourneront de notre côté quand il leur faudra trouver un coupable. Les journaux ont chanté vos louanges, on a dit partout que vous étiez un homme honnête. Eh bien, vous avez la chance de dissiper tous les doutes. Robert Dumont, je vous demande de marcher sur vos sentiments, d'être un homme d'honneur...

Le Manchot s'était dirigé vers la porte de son bureau. Il l'ouvrit.

– Vous êtes libre, ce soir, à dix heures ?

Aussitôt, la méfiance s'empara de l'homme.

– Vous voulez me tendre un piège, c'est ça ?
Je vois clair dans votre jeu.

– C'est assez ! cria le Manchot. Le ton de sa voix était sans réplique. Il ajouta : Ce soir, à dix heures, je rencontrerai un groupe de personnes qui vivent également dans la crainte, tout comme vous. Des hommes qui veulent savoir la vérité, tout comme moi. Je vous invite à cette réunion. J'y démasquerai l'assassin et alors, vous vous rendrez compte que Michel Beaulac n'a rien eu à voir dans cette affaire.

– Et où se tient cette réunion ? demanda Verron.

– Pour le moment, je l'ignore, mais j'attends un appel à ce sujet. Remarquez, Verron, que je vous fais une faveur.

– Comment ça, une faveur ? dit en se redressant, le conférencier des mères éplorées.

– Je ne vis pas de charité, moi. Tous ceux pour qui j'enquête doivent me payer et je ne vous réclame pas un sou. Je vous viendrai en aide en éclaircissant cette affaire. Mais je souhaite presque que vos ennuis continuent ; ça vous mettra peut-être quelque chose entre les deux oreilles. Attendez mon appel.

Insulté, Verron sortit dignement du bureau du détective.

– Non, vraiment, ce type est trop imbécile pour commettre un meurtre et s'attaquer à une fille. Quand je pense qu'il réussit à influencer des mères qui se désespèrent de la conduite de leurs enfants. Il faudra que la police pousse son enquête plus loin sur ce Verron. Je ne serais pas du tout surpris si sa fameuse ligue ne lui permettait pas de faire une passe d'argent.

Le Manchot avait deviné juste. Aux assemblées, on passait « le chapeau ». Verron encourageait les femmes à y verser le plus d'argent possible. « Sans argent, comment voulez-vous que l'on s'organise et que l'on puisse tenir des assemblées ? Montrez-vous

généreuses ! Vous verrez, vous ne regretterez pas d'avoir sacrifié quelques parties de bingo pour notre cause. » Depuis que les journaux avaient parlé de cette ligue, Verron invitait tous ceux qui voulaient contribuer à l'organisation de sa campagne à lui faire parvenir des dons. Les sommes qui s'accumulaient devenaient passablement intéressantes.

Le Manchot avait bel et bien l'intention de démasquer ce profiteur.

*

L'inspecteur Bernier était dans tous ses états. On l'avait rarement vu aussi en colère. Par contre, l'avocat Granger gardait un calme imperturbable.

– Inspecteur, vos enquêteurs sont d'avis que les preuves sont insuffisantes pour que vous puissiez porter une accusation contre mon client. Vous devez le remettre en liberté.

– Des preuves ? cria Bernier. Mais que voulez-

vous de plus ? On l'a trouvé dans la chambre de sa victime. Ils se sont battus, la fille s'est défendue avec un tisonnier. Les empreintes digitales ne manquent pas.

Michel allait ouvrir la bouche, mais son avocat lui fit signe de se taire :

– Les empreintes de la fille sur le tisonnier, soit ! Mais avez-vous trouvé celles de Beaulac dans l'appartement ?

– Oh, je sais fort bien que ce policier amateur a dû les effacer ! reprit l'inspecteur, en appuyant sarcastiquement sur le mot « amateur ».

– Bout de torrieu ! hurla Michel, qui ne pouvait se retenir plus longtemps. Puisque je vous dis que j'ai été assommé en entrant dans la pièce. Et puis, supposons que ce que vous dites est vrai et que je me sois battu avec la fille. Elle aurait donc pu, avec une balle dans la tête, prendre le tisonnier et me frapper ? Et moi, j'aurais pu, avant de perdre connaissance, essayer toutes les empreintes qui se trouvaient dans la chambre ? Voyons, ce scénario ne tient pas debout. Inspecteur, au dire de mon patron, vous

êtes-un homme intelligent. Eh bien moi, je suis persuadé maintenant que Robert Dumont ne sait pas juger les gens.

– Votre gueule, Beaulac ! hurla Bernier, blême de rage. Vous l’entendez, vous autres ? Il insulte un officier de police...

– La vérité choque, reprit Michel.

– Michel, je t’en prie ! N’aggrave pas ton cas, murmura l’avocat en se penchant vers le grand Beaulac. Puis il ajouta, à l’intention de l’inspecteur : Mon client vous a raconté sa version et vous ne pouvez prouver qu’il n’a pas dit la vérité. Quant au meurtre de Dorothée Loumier, vous n’avez pas encore établi l’heure exacte de l’attentat. Beaulac peut vous fournir un alibi, mais vous ne donnez aucune précision.

Devant le silence de l’inspecteur, ce fut le sergent Jolicœur qui déclara :

– On a martyrisé cette fille. La mort n’a pas été instantanée. Il est difficile de préciser l’heure exacte du crime. Si seulement Beaulac pouvait nous parler des relations qu’il entretenait avec

Dorothée, ça serait tellement simple.

– Pas du tout ! Mon client vous a dit ce qu’il savait en rapport avec le second attentat. Quant à mademoiselle Loumier, elle voulait retenir ses services comme détective privé. Or, un détective privé a droit au secret professionnel.

Bernier semblait s’être calmé quelque peu.

– Lorsque je le traînerai en cour, nous verrons bien s’il pourra se réfugier derrière le secret professionnel.

Granger jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Décidez-vous, inspecteur. Arrêtez mon client ou laissez-nous partir. Moi, j’ai d’autres gens à voir...

Bernier s’avança rapidement vers Beulac. Les deux hommes étaient de la même grandeur, mais l’inspecteur était beaucoup plus gros. Il en imposait par sa stature.

– Allez-vous-en, Beulac ! Disparaissez de ma vue tout de suite, vous entendez ? Mais je vous préviens, si je me rends compte que vous nous avez menti, ne serait-ce qu’une fois, je vous fais

coffrer et, croyez-moi, vous ne sortirez pas de sitôt de derrière les barreaux.

Avant de partir, Michel salua le sergent Jolicœur :

– Ça m’a fait plaisir de vous connaître. Je vous plains de travailler sous les ordres d’un homme tel que Bernier.

Sitôt la porte fermée, l’inspecteur se mit à tourner en rond dans la petite pièce. Il martelait le plancher avec ses souliers ferrés. Soudain, il fixa les deux policiers qui le regardaient, sans bouger.

– Eh bien quoi ? Ne restez pas là à niaiser. Vous, sergent, je vous ai confié une enquête et rien n’avance. Vous, Poitras, parce que vous m’avez apporté certains renseignements, vous vous croyez le meilleur limier du monde. Descendez de votre piédestal, maudit ! Que j’aurais donc aimé être à votre place, tantôt ! Avoir Beaulac à ma merci, sans son avocat.

– Nous avons tout fait pour qu’il parle, dit doucement Jolicœur.

– Il répondait toujours qu’il voulait téléphoner

à son avocat, ajouta Poitras. D'ailleurs, vous pouvez écouter la conversation, elle était enregistrée. Vous verrez qu'on a fait notre possible.

– Eh bien, sachez que ce n'est pas suffisant, gueula à nouveau Bernier. C'est l'impossible que j'exige de mes hommes. Puis, changeant brusquement de ton, il demanda : Où est ton assistant, Jolicœur ? Ce jeune blanc-bec n'aurait-il pas dû assister à l'interrogatoire ?

– Le détective Bachand poursuit son enquête, inspecteur ! Puisque Poitras était ici, je préférerais avoir avec moi un détective d'expérience pour procéder à l'interrogatoire.

Bernier en avait assez. Il sortit de la pièce en grommelant :

– Impossible de se fier à ses hommes. Il faudrait que je fasse tout, ici ; autrement, rien n'avance. Vous avez besoin de m'apporter des résultats et au plus tôt, vous avez compris ? Des résultats...

Sa voix s'éteignit lorsqu'il eut refermé la porte

de son bureau.

– Ouf ! C'est pas un cadeau de travailler sous ses ordres, murmura Poitras. Heureusement que, dans moins d'un an, je serai à ma pension ; sinon, je crois que je demanderais à changer d'escouade.

– Il déteste tellement Robert Dumont que ça lui fait perdre l'esprit.

Poitras haussa les épaules :

– Vous avez raison, dit Poitras. Un jour, la haine féroce qu'il nourrit à l'égard du Manchot lui fera commettre des bévues qui pourraient lui coûter son poste. Comme je connais Dumont, il ne lui donnera aucune chance.

IX

Les loups entre eux

Michel était enfin de retour au bureau, au grand soulagement de Robert Dumont.

Maître Granger ne resta que quelques instants à l'agence.

– À cause de l'entêtement de l'inspecteur Bernier, l'enquête policière va piétiner. Tout ce que Bernier désire, c'est vous prendre en défaut.

– Tant mieux, répondit le Manchot avec un sourire satisfait. Pendant ce temps, nous avons les coudées franches, nous pouvons agir.

– Oh, mais Bernier vous fait surveiller ! Demandez à Michel.

– Pour ça, vous pouvez être certain en carabine. Une voiture ne nous a pas laissés d'un pas et deux hommes sont postés tout près de

l'agence.

– Laisse-les faire ! Ils perdront leur temps.

Une fois l'avocat parti, Beaulac s'empressa d'appeler sa compagne Yamata, afin de la rassurer.

– Surtout, ne bouge pas de chez ton amie. Sitôt cette affaire terminée, je te raconterai tout ce qui s'est passé.

Pour la première fois, Michel sentit un ton de méfiance dans la voix de la jolie Japonaise.

– J'ai beaucoup de questions à te poser, à propos de certaines filles, déclara-t-elle.

Michel s'efforça de rire, mais ça sonnait faux.

– Voyons, Yamata ! Nous n'allons pas commencer à étudier notre passé à la loupe. Nous ne sommes plus des enfants.

– Tu as raison, Michel, mais moi, je n'ai rien à cacher, j'ai tout dit sur mon passé. Toi, tu m'as sûrement caché certaines choses. Je ne suis pas jalouse, mais je n'aime pas les restants des autres.

Brusquement, la communication fut coupée.

Michel en resta bouche bée. Lentement, il déposa le récepteur sur son support, pendant que le Manchot étudiait la réaction de son assistant.

– Ça ne va pas ?

– Oh, si ! Yamata a certains doutes, mais je saurai les dissiper. Je comprends qu'elle recherchait l'homme parfait, mais torrieu, ça n'existe pas. Il n'y a pas un homme sur terre qui n'a pas quelque chose à se reprocher. J'aurais dû tout lui avouer. Mais je suis certain qu'elle comprendra.

Au fond, il était loin d'en être persuadé. Pour chasser son angoisse, il demanda :

– Alors, boss, où en sommes-nous dans cette affaire ?

– Il n'y a qu'une chose que je n'aime pas, déclara Dumont. C'est que Candy est présentement en compagnie d'un tueur, d'un maniaque capable de tout pour toucher quelques dollars.

– Comment ? Vous connaissez le coupable ? s'écria Beaulac.

– Je le crois, mais je n’ai aucune preuve et j’ignore qui l’a payé pour accomplir ses crimes.

– Mais alors, il faut aider Candy. Michel était déjà prêt à voler au secours de sa compagne de travail.

– Non, Michel, nous ne bougerons pas d’ici. Il faut lui faire confiance. Elle devrait me téléphoner d’un instant à l’autre. Et, prenant le dossier du détective Bachand, il ajouta : Si tu veux, nous allons étudier ça ensemble. J’ai causé avec madame Berthe. Il nous faut tout de suite éliminer les gens du Milieu. Ce ne sont pas eux qui ont tué Dorothee, puis qui se sont attaqués à Huguette Tessier. Madame Berthe ou ses amis n’avaient aucun intérêt à tuer Dorothee. Ils auraient sûrement trouvé un autre moyen de récupérer la liste. Quant à Édouard Verron, ce don Quichotte moderne qui fait beaucoup de vent mais qui frappe dans le vide, ce n’est qu’un profiteuse qui abuse de la crédibilité de pauvres mères de famille désemparées. Il n’est pas assez courageux pour commettre un assassinat. J’ai causé avec lui, ce n’est pas un maniaque. Il y a

aussi un autre suspect.

– Qui ?

– Toi !

Michel sursauta :

– Sacrament, boss ! Me croyez-vous coupable ?

– Non, je te connais. Mais aux yeux des policiers, tu es le numéro un. Premièrement : tu avais peur de Dorothee ; tu craignais qu'elle ne mette fin à ton idylle avec Yamata. Et, deuxièmement : à part madame Berthe, Dorothee et peut-être quelques autres filles, tu es le seul suspect à connaître l'adresse d'Huguette Tessier.

– Mais pourquoi s'est-on attaqué à cette fille ?

Le Manchot s'était assis à son bureau. De son pouce, il ouvrit son coffret à cigares, que les réunions précédentes avaient passablement dégarni. Il en alluma un puis il répondit à la question de Michel :

– Dorothee a copié ou photographié une liste qui lui est tombée entre les mains. Cette liste, c'est de la dynamite. Elle ne l'a pas gardée chez

elle. Or si tu étais l'assassin, quelles conclusions tirerais-tu ?

– Elle peut l'avoir remise à une amie.

– Exactement ! Une bonne amie que peu de personnes connaissent. C'est ce que l'assassin s'est dit. Cette amie de Dorothée, c'est Huguette. Quand il comprend la vérité, il se rend chez la fille pour lui faire subir le même sort qu'à Dorothée, mais tu arrives au moment où il achève sa besogne.

– Mais qui est cet assassin ?

Le Manchot frappa du doigt sur le dossier du détective Bachand.

– La réponse est là-dedans, si nous suivons mon raisonnement.

Et les deux hommes se penchèrent sur le dossier pour le scruter. Michel en arriva à la même conclusion que le Manchot.

– Ce n'est certes pas un policier qui a tué Dorothée et s'est attaqué à Huguette. Donc, il ne reste pratiquement qu'une personne...

– Et c'est avec ce tueur que Candy cause

présentement ?

– C'est bien ça. Mais ce soir, nous pourrons probablement démasquer celui qui a engagé le tueur.

Dumont parla de la réunion :

– Je réserve quelques surprises à ces hommes d'affaires. Verron assistera à la réunion et madame Berthe y viendra également. Ça déliera sûrement des langues.

Beaulac semblait maintenant soulagé. Il était persuadé que tout se terminerait le soir même.

– Et ce sera une autre belle victoire pour votre agence, boss...

– Non, ce n'est pas nous qui retirerons le crédit d'avoir éclairci ce mystère.

– Comment ça ?

– Sans la collaboration du détective Bachand, nous ne serions pas plus avancés. C'est donc lui que nous chargerons de démasquer le coupable. Nous l'assisterons, bien entendu, mais c'est lui qui aura en fin de compte, deviné la vérité.

Le Manchot était fier de lui.

– Imagine la tête de l’inspecteur quand il se rendra compte qu’un de ses hommes a enquêté de son propre chef et a découvert la vérité...

Une sonnerie, puis la voix de Rita résonna :

– Eugène Rancourt désire vous parler.

Dumont décrocha son récepteur et appuya sur un bouton afin que Michel puisse lui aussi entendre la voix de l’homme d’affaires.

– Monsieur Dumont, c’est fait ! J’ai retenu une salle qui convient à tout le monde. Nous nous réunirons à dix heures exactement dans un salon de l’hôtel Régence-Hyatt. Vous connaissez ?

– Certainement. C’est l’un des hôtels les plus chics de Montréal.

– C’est cet endroit qu’ils ont préféré. L’hôtel est situé rue Université...

– Je sais, ce n’est qu’à quelques minutes de mon bureau ! Comptez sur nous, nous serons là.

Le Manchot appela à l’appartement du détective Bachand. Il était absent, mais sa mère

promit de lui transmettre le message. Sitôt qu'il eut raccroché, la voix de Rita se fit entendre à nouveau.

– Candy a téléphoné.

– Quand ?

– Il y a à peine une minute. Vous étiez sur l'autre ligne et elle n'avait pas le temps d'attendre pour vous parler.

– Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

– De ne pas vous inquiéter ! Elle a un rendez-vous « galant » ce soir.

– Quoi ?

– Elle rappellera lorsque sa soirée sera terminée.

– Mais nous avons une importante réunion à dix heures, lança le Manchot, impatienté. Elle n'a pas dit où elle se trouvait ?

– Non, la conversation a été très brève ; elle craignait sans doute d'être entendue.

Michel et le Manchot n'aimaient pas du tout cette situation. Candy était en danger, c'était

certain ; de plus, si, pour une raison ou une autre, elle ne pouvait se rendre à la réunion avec l'individu que le Manchot soupçonnait, c'en serait fait de son piège : tout tomberait à l'eau.

*

Il était neuf heures trente lorsque le Manchot et Michel arrivèrent au Régence-Hyatt. Les deux hommes étaient allés manger, après quoi Dumont était retourné au bureau ; mais Candy n'avait donné aucune nouvelle.

Michel fut ébloui en pénétrant dans le hall d'entrée du chic hôtel.

– C'est la première fois que tu viens ici ? lui demanda Dumont.

– Oui et c'est pas de la petite bière ! Regardez, boss ! les ascenseurs sont vitrés.

– Oui et tout en haut de l'édifice, il y a un restaurant tournant. Tiens, tu devrais inviter Yamata à ce restaurant. Tu vas sûrement l'impressionner ; tes chances de réconciliation

n'en seront que meilleures.

Les deux hommes se rendirent au luxueux salon que Rancourt avait retenu. Les deux hommes n'étaient pas les premiers arrivés. Le détective Bachand se promenait de long en large dans le corridor. Le jeune policier paraissait nerveux.

– Enfin, vous voilà ! dit-il en voyant paraître le Manchot.

– La réunion n'est qu'à dix heures.

– Je sais, je sais. Mais je suis dans mes petits souliers. Le sergent Jolicœur me questionne ; il veut savoir ce qui se passe. Et l'inspecteur Bernier a juré qu'il me fera muter dans une autre escouade.

– Laissez-le dire, Bachand, et faites-moi confiance, lui dit le Manchot. Puis, se tournant vers son collaborateur : Michel !

– Oui, boss...

– Rejoins notre service téléphonique. Candy a peut-être laissé un message.

– Je me demande bien ce que ça donnera, dit

le grand Beaulac en s'éloignant. Ça fait à peine dix minutes que nous sommes passés au bureau.

Pendant que Beaulac était allé logger son appel, Bachand apprit au Manchot que deux autres détectives avaient décidé de l'aider.

– Je n'ai eu qu'à leur dire que nous couperions l'herbe sous le pied de l'inspecteur ; ils ont tout de suite accepté. Mais, pour être sincère, je dois avouer que si je n'avais pas mentionné votre nom, ça n'aurait peut-être pas réussi.

– Aucune nouvelle ! lança Michel en revenant auprès des deux hommes.

Bachand demanda ce qui se passait, mais le Manchot ne voulut pas l'inquiéter inutilement. Se tournant vers Beaulac, Dumont dit :

– Va trouver le gérant avec le détective Bachand. Je veux que notre ami devienne notre serveur pour ce soir.

– Le gérant va sûrement poser des questions.

– Bachand est de la police officielle ; le gérant sera obligé de coopérer.

Les deux hommes partirent. Le Manchot jeta

un coup d'œil sur sa montre. L'heure décisive approchait... mais il était toujours sans nouvelles de Candy.

*

Une douzaine d'hommes avaient répondu à l'appel d'Eugène Rancourt. Déjà, en dépit des ventilateurs, la pièce était remplie de fumée. On y fumait beaucoup ; la plupart des hommes d'affaires mâchouillaient des cigares de qualité, importés directement de la Havane.

– Tenez, mon cher, vous fumerez celui-ci. Vous n'en rencontrerez jamais de semblables ; on ne les fabrique que pour moi.

– Les miens ne sont pas mauvais, vous savez. Ils font partie de ceux que l'on roule spécialement pour la Maison Blanche.

Michel se promenait d'un groupe à l'autre, tendant l'oreille, percevant ici et là des bribes de conversation. Il aperçut le Manchot qui était enfin seul. Depuis l'arrivée de tous ces messieurs

fortunés, on se l'était littéralement arraché. Tous voulaient une conversation privée avec lui. Il s'approcha. Dumont lui murmura :

– On m'offre des sommes incroyables pour que le scandale n'éclate pas. Chacun de ces types veut retenir mes services en exclusivité. Mais je leur ai bien fait comprendre que je travaillais pour le groupe. Chose certaine, si nous réussissons, ça rapportera un beau magot à l'agence.

– Moi, je ne pourrais pas vivre dans une ambiance comme celle-là. On dirait une bande de loups qui se guettent, prêts à s'entre-dévorer.

Michel avait bien raison. Ça sentait l'hypocrisie, la méfiance flottait dans l'air impur. Quelques hommes faisaient entendre des rires forcés, tout à fait de circonstance. D'autres distribuaient des poignées de main, beaucoup trop énergiques pour être sincères. Certains de ces messieurs cachaient leur nervosité en causant affaires, en discutant des fluctuations de la bourse. Mais, surtout, on avait évité jusque-là de parler du véritable but de la réunion. Pour la

troisième fois, en moins de dix minutes, Bachand, revêtu de la tenue de serveur, était allé remplir son plateau. On buvait énormément, comme si l'alcool pouvait tout arranger.

– Pas de nouvelles de Candy ? demanda le Manchot.

– Boss, ça fait la quatrième fois que je téléphone au bureau. Voulez-vous que j'y retourne encore ?

– Non, laisse ! Tiens, occupe-toi de Verron, c'est l'homme qui vient d'arriver. Nous allons commencer dans quelques secondes. Je lui laisserai la parole. Je suis assuré qu'il rendra tout le monde mal à l'aise. Ces messieurs auront l'impression de se retrouver pieds nus dans un champ de ronces.

Le Manchot alla bientôt s'installer à une table, dressée au fond du salon. Il demanda à ses invités de prendre place autour de la table. Lorsque tout le monde fut assis, il se leva. Le silence était lourd, étouffant. Quelqu'un toussa, un autre se moucha bruyamment. Le Manchot attendit quelques instants, puis il déclara :

– Messieurs, vous connaissez tous le but de cette réunion. Nous voulons éviter que des scandales éclatent, vous éclaboussent, brisent vos carrières et votre ménage. J’ai parlé à chacun d’entre vous. Lorsque cette affaire sera terminée, l’agence Le Manchot établira un compte détaillé de ses honoraires et vous paierez chacun votre part.

Tous approuvèrent.

– Il ne faut rien se cacher, poursuivit Dumont. Quand vous voulez satisfaire vos instincts, vous avez l’argent nécessaire pour acheter, non seulement les filles qui peuvent répondre à vos désirs, mais qui sauront également se taire. Je désapprouve votre conduite et je ne suis pas le seul. Je cède donc la parole à un homme qui fait une croisade contre le mal, monsieur Édouard Verron.

Au tout début de sa harangue, Verron semblait mal à l’aise, mais, petit à petit, il prit de l’assurance. Il ne mâcha pas ses mots. Selon lui, tous ces messieurs étaient coupables de la déchéance de notre jeunesse. Il les tenait

responsables de tous les maux de notre société. Il parla de vengeance divine, de fléaux qui s'abattraient sur le monde et, en particulier, sur les familles de ces pécheurs.

Les « loups » l'avaient d'abord écouté attentivement, mais maintenant on devenait impatient. Il y avait des murmures dans l'assemblée ; le Manchot comprit que Verron en avait assez dit. Il exagérait même un peu trop. Cependant, Dumont attendit que Michel soit de retour pour remercier le conférencier. Pour la deuxième fois, Beaulac était allé vérifier si Candy avait laissé un message ; mais il n'y avait toujours rien de ce côté.

– Maintenant, fit Dumont, parlons de l'affaire qui nous intéresse, et de la fameuse liste qui a été copiée chez madame Berthe.

– Moi, interrompit un homme, je n'étais pas au courant de cette liste.

– Moi non plus.

– J'en ai entendu parler vaguement, mais je ne m'en suis pas inquiété outre mesure, ajouta un

troisième.

Tous approuvèrent ces derniers mots. Ces hommes ne semblaient pas craindre le scandale.

– Vous mentez tous ! cria le Manchot. Vous avez tous téléphoné à madame Berthe. Vous viviez tous, sans exception, sur des charbons ardents. Vous ne voulez pas l’admettre ? Eh bien ! je vais vous le prouver.

Dumont fit un signe à Bachand. Ce dernier se rendit à la porte du salon, l’ouvrit et, à la surprise de tous, madame Berthe parut. Plusieurs hommes protestèrent.

– Nous vous avons fait confiance, Dumont. vous deviez éviter le scandale !

Le Manchot imposa le silence. Madame Berthe ne dit que quelques mots mais personne n’y répliqua. Elle affirma que tous ces messieurs étaient de ses clients et que tous s’étaient fort inquiétés de la présence de leur nom sur la fameuse liste.

Enfin, le Manchot attaqua le vif du sujet. Il parla de l’assassinat de Dorothée.

– Messieurs, vous êtes riches et on sait que l'argent peut tout faire, ou presque. Vous avez tous appris de la bouche de madame Berthe que Dorothee Loumier possédait copie de la fameuse liste ; celle-ci a même cherché à vous faire chanter. Madame Berthe vous avait promis de récupérer cette liste, mais le temps passait sans qu'elle semble réussir à le faire. L'un de vous a perdu patience. Remarquez, il aurait pu engager un tueur à gages, faire venir quelqu'un de l'étranger. Non, il a agi plus subtilement. Ce n'est qu'en relisant le rapport de la police officielle que j'ai compris. Personne d'entre vous ne connaissait Huguette Tessier, personne ne savait qu'elle était une amie de Dorothee et surtout, personne ne connaissait l'adresse de son appartement. En fait, une seule personne, hormis les policiers, était présente lorsque Huguette Tessier a donné son adresse, une personne qui pouvait avoir eu le temps nécessaire de martyriser Dorothee, de la tuer, puis de fouiller son appartement sans risquer d'être dérangé. Cette personne, un homme détraqué que l'un d'entre vous, messieurs, avait engagé pour

recupérer la liste, c'est le concierge de la maison où habitait Dorothée Loumier : Henri Turpin.

Il y eut des murmures, les hommes se regardèrent.

– Si Henri Turpin a agi de la façon la plus sauvage, ce n'est pas parce qu'il en avait reçu l'ordre, mais bien parce qu'il est détraqué, ce que ne savait pas celui qui l'a engagé. L'instrument a donc échappé à celui qui s'en servait. Celui d'entre vous qui a retenu les services de Turpin ne peut donc être tenu responsable du meurtre. Il peut donc sans crainte nous faire connaître son identité. Que cet homme se lève !

Mais personne n'osa se lever. Et on était toujours sans nouvelles de Candy, qui était sûrement en compagnie du maniaque Henri Turpin.

*

Avant de se rendre à la maison où l'on avait trouvé Dorothée Loumier assassinée, Candy

décida de passer chez elle afin de se changer. Elle voulait mettre tous les atouts dans son jeu. Lorsqu'elle remonta dans sa voiture, elle portait une jupe qui découvrait ses cuisses et un petit gilet (sans rien dessous), qui sembla coller à sa peau et dont le décolleté permettait d'admirer la moitié de ses seins.

« Si les belles filles rendent fou ce vieux-là, cette fois-ci, il va sûrement faire une syncope. »

Lorsqu'elle sonna à l'appartement du concierge, ce fut une femme, maigre comme un piquet, l'air sévère comme une ancienne directrice de maison de correction, le nez pointu, le menton triangulaire, les yeux creux et très cernés, en fait, une véritable sorcière de conte de fées, qui vint lui ouvrir.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Henri Turpin, s'il vous plaît.

Les yeux de la femme se promenèrent sur le corps de Candy et elle fit une mine dégoûtée qui voulait en dire long.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Lui parler au sujet du meurtre qui a eu lieu dans un des appartements de l'immeuble.

– Henri a tout dit ce qu'il savait aux policiers !
Fichez-nous la paix !

Mais juste à ce moment, Henri Turpin parut.

– Qu'est-ce qu'il y a, minou ? demanda-t-il d'une petite voix mielleuse.

– Mêle-toi pas de ça, Henri, ça te regarde pas !

– Oh, mais si ! protesta Candy. Je veux causer à monsieur Turpin, moi ! C'est très important. J'enquête sur la mort de Dorothée et je pourrais éviter bien des ennuis à votre mari.

– Mon mari n'a rien à voir là-dedans. Allez-vous-en.

– Comme vous voudrez, madame ; dans ce cas, je causerai avec les policiers. C'est vous qui l'aurez voulu.

La femme hésita, puis elle s'écarta pour permettre à son mari de s'avancer.

– Faites ça vite ! dit-elle.

– Oh, mais je veux m'entretenir seule à seul

avec monsieur Turpin, pas devant témoin.

– Je suis sa femme ! Henri n'a rien à me cacher.

– Minou, s'il te plaît, laisse-nous, ça ne devrait pas être long.

Il repoussa sa femme et réussit à fermer la porte. Tout de suite, il mit son doigt sur ses lèvres et murmura :

– Elle écoute sûrement. Je pourrais vous voir, ce soir, mais pas avant huit heures.

– Compris ! Je stationnerai ma voiture au coin de la rue et je vous y attendrai. Vous me reconnaîtrez ?

– Ayez pas peur ! Une fille comme vous, ça s'oublie pas.

Puis, à voix haute, il prit un ton coléreux.

– J'aurais dû me douter que vous étiez journaliste ! Inutile d'insister, mademoiselle, j'ai rien à vous dire, absolument rien et je suis très occupé. Non, ce soir, je suis occupé, je vais jouer aux cartes avec des amis. Fichez-moi la paix, autrement, c'est moi qui appellerai la police.

Et il retourna dans son appartement. Candy téléphona au bureau à deux reprises, mais elle demanda à Rita de garder le secret.

– Dites au patron que tout va bien, Rita. A-t-il laissé un message pour moi ?

Lors du second appel, Rita la prévint que le fameux rendez-vous avec les hommes d'affaires devait se tenir à l'hôtel Régence-Hyatt, à dix heures : « Et il veut que vous soyez présente ! »

Candy avait promis d'y être, à la condition que Rita ne donne pas plus de détails au Manchot : « Je connais trop bien Robert, il s'inquiéterait inutilement ».

À huit heures exactement, Henri Turpin montait dans la voiture de la belle Candy.

– Alors, que me voulez-vous exactement ? demanda-t-il.

– Vous avez peut-être vu ma photo dans les journaux, commença Candy.

– Vous êtes danseuse, c'est bien ça ?

Le petit homme la dévorait des yeux.

– Non, vous y êtes pas ! Je suis, Candy Varin, détective privé ; je travaille pour l'agence Le Manchot. Le nom de Michel Beaulac vous dit sûrement quelque chose ?

– Où voulez-vous en venir ? demanda Henri, qui semblait nerveux.

– Huguette Tessier a repris conscience.

Le coup porta. Turpin était devenu pâle comme un suaire trempé dans l'eau javelissante.

– Quand ça ?

– Oh, ça n'a pas été long, quelques secondes seulement. J'étais près d'elle. Elle remuait les lèvres, je me suis penchée et j'ai entendu quelques mots. Le policier de faction s'est avancé mais elle avait à nouveau perdu connaissance. Le médecin est venu. Huguette a fait un effort énorme pour me dire ces quelques mots. Ça a dû trop la fatiguer...

– Vous voulez dire qu'elle...

– Non, elle n'est pas morte mais dans le coma ; les médecins ne conservent plus d'espoir de lui sauver la vie.

Candy mit sa voiture en marche.

– Vous savez, monsieur Turpin, j’ai toujours rêvé de gagner à la loterie. Si vous me présentiez ceux qui sont intéressés à obtenir cette liste, nous pourrions nous séparer un bon magot.

Le concierge ne savait plus que penser.

Candy ajouta :

– J’ai la liste, je l’ai trouvée. Si nous parlions de tout ça en tête-à-tête... nous pourrions louer un motel.

Henri Turpin n’osait pas le croire ; lui, seul avec une si belle fille et dans un motel. Il accepta immédiatement l’invitation. Candy, elle, était prête à tous les sacrifices pour démasquer le coupable.

Une fois couchée avec lui, elle s’efforça de réprimer un mouvement d’horreur lorsque ses mains se mirent à caresser son corps. Le petit homme était comme fou, il ne songeait plus du tout à la proposition de Candy. Elle dut l’arrêter dans ses élans amoureux.

– Et maintenant, si on parlait affaires, tous les

deux ?

– Non, non, pas tout de suite, laisse-moi t'aimer...

– Une seconde, mon petit bonhomme ! Il y a un moment pour les affaires sérieuses et un autre pour l'amour. Nous avons du temps devant nous. Hugnette m'a dit que c'était vous qui l'aviez frappée, c'est vrai ?

– Vous ne pouvez rien prouver...

– Je le sais ! Tout ce que je désire, c'est que vous me présentiez l'homme qui vous a payé pour que vous recherchiez cette fameuse liste. Nous pourrions obtenir beaucoup d'argent.

– Qui me dit que vous possédez la liste ? demanda Henri, méfiant. Montrez-la-moi, je veux la voir.

– Je ne suis pas folle ; je l'ai mise en sûreté. Nous allons faire un échange : vous me donnez un nom et moi, je vous conduis à l'endroit où j'ai caché la liste. Si l'un de ces types est prêt à payer, les autres le seront également. Combien vous a-t-il offert ?

– Vingt-cinq mille, avoua-t-il. Moi, j'ai cru que ce serait un jeu d'enfant. Je voulais pas tuer mademoiselle Dorothée, mais elle voulait pas parler. J'ai fouillé toute la chambre, j'ai bien vu que la liste n'était pas là. C'est plus tard que j'ai compris que ce devait être cette demoiselle Tessier qui l'avait ; j'avais son adresse, je suis allé chez elle, mais malheureusement, j'ai pas pu fouiller l'appartement ; votre type, Beulac, est arrivé et j'ai dû l'assommer avant de prendre la fuite.

Tout en parlant, ses petites mains charnues caressaient les seins de Candy. Quand il se taisait, la jolie blonde l'embrassait, l'excitait un peu, puis le questionnait à nouveau :

– Oh, dans l'appartement de Dorothée, ce fut facile. Ma femme était partie pour la journée ; je savais que Dorothée était seule et que personne ne nous dérangerait. Quand j'ai entendu la porte d'en bas s'ouvrir, je suis descendu à ma loge tout de suite. C'était mademoiselle Hugnette. Vous savez le reste.

Candy bondit brusquement hors du lit.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Il était déjà plus de dix heures. Elle se rhabilla en vitesse.

– Maintenant que vous m'avez tout dit, je vais remplir ma promesse et vous montrer cette fameuse liste.

Le petit homme hésitait à sortir du lit. Candy le prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

– Nous avons tout le temps devant nous pour nous aimer, Henri. Nous allons mettre au point notre plan d'attaque. Nous allons leur arracher jusqu'au dernier sou. Comptez sur moi pour ça. Avec la liste, nous saurons qui attaquer en premier.

Henri Turpin commença à se rhabiller.

– Moi, je le sais ! Celui qui m'a engagé nous présentera ses amis. Oui, à nous deux, nous allons faire de grandes choses.

Candy poussa un soupir de soulagement. Ce petit homme était un tueur et elle avait pris de gros risques en s'abandonnant à lui ; mais maintenant, elle sentait la victoire toute proche.

*

La porte du salon s'ouvrit. La jolie Candy parut, un sourire triomphant dans la figure.

– Je crois que vous m'attendiez, messieurs. Quant à celui-là, c'est une surprise !

Elle poussa violemment Henri Turpin, qui roula presque jusqu'au centre de la pièce.

Tout se produisit en l'espace de quelques secondes. Un homme se leva et se jeta sur Turpin. Michel et le Manchot intervinrent et séparèrent les deux hommes. Les doigts de la prothèse de Dumont se resserrèrent autour du cou du notaire Leblanc. L'homme étouffait. Michel, lui, tenait Henri Turpin en respect tandis que le détective allait prévenir ses acolytes.

– Tu es arrivée juste au bon moment, fit le Manchot à Candy. Ils étaient tous chauffés à blanc. Tu sais où se trouve la fameuse liste ?

Candy sourit de toutes ses dents.

– Pas du tout ! je vous expliquerai plus tard la façon dont je m’y suis prise avec Turpin. Vous m’approuverez sans doute pas, mais ce sont les résultats qui comptent, non ?

Le notaire Leblanc et Henri Turpin furent conduits au poste. Le détective Bachand promit aux hommes d’affaires de taire leurs noms, dans la mesure du possible.

– Il faudrait à tout prix mettre la main sur la fameuse liste, dit Michel. Qui nous dit que Dorothee ne l’a pas remise à une autre de ses amies ?

– Je ne le crois pas, répondit le Manchot. Non, Dorothee l’avait bien cachée et elle a peut-être emporté son secret dans la tombe.

Le lendemain, on passa à nouveau la chambre de la fille au peigne fin. L’appartement n’était pas décoré de façon très moderne ; le lit attirait notamment l’attention ; c’était un vieux lit de cuivre dont les quatre poteaux étaient coiffés de boules. C’est tout à fait par hasard qu’un policier se mit à jouer avec l’une de ces boules et qu’il se rendit compte qu’elle se dévissait. Le poteau était

creux ; on y trouva un rouleau de film, qui n'avait même pas été développé.

Lorsque Candy raconta au Manchot comment elle s'y était prise pour faire parler Turpin, ce dernier lui reprocha :

– Tu cours beaucoup trop de risques. Si seulement tu avais mentionné que tu avais rendez-vous à huit heures avec l'assassin, Michel t'aurait suivie de loin et aurait pu intervenir si c'avait été nécessaire.

– Un homme comme Turpin ne me faisait pas peur.

– Tu oublies que c'est un tueur, un homme capable de tout s'il perd la raison. Il ne faut pas trop se fier à la taille de l'agresseur. La folie décuple les forces. Je ne veux plus que tu prennes de risques inutiles.

– Tout ce que je désirais, c'était tirer Michel du mauvais pas où il se trouvait. Au fait, il n'est pas au travail, ce matin ?...

– Non.

– Hier soir, avoue le Manchot, il a voulu aller

chercher Yamata chez son amie, mais elle a refusé de le suivre. Les journaux ont beaucoup parlé de Michel, de ses aventures dans le Milieu, de ses amours avec des filles de joie... Yamata a tout lu.

– Vous croyez sincèrement que c’est fini entre ces deux-là ? demanda Candy, toute surprise. Pourtant, ils semblaient s’aimer.

– Je ne veux pas être pessimiste, mais ça s’annonce fort mal. Ce matin, Yamata a consenti à recevoir Michel, mais je crains qu’il ne trouve pas l’éloquence nécessaire pour plaider sa cause.

Ce serait donc la fin du beau roman d’amour entre Michel Beaulac et la jolie Japonaise Yamata. Le Manchot a-t-il raison d’être si pessimiste ?

Vous trouverez réponse à ces questions en suivant le Manchot dans une autre aventure, le mois prochain. Ce 16^e roman de la série « Le Manchot » aura pour titre : *On n’assassine pas un mourant.*

Cet ouvrage est le 414^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.